KAREN MARIE MONING

Fièvre d'ombres

Les chroniques de MacKayla Lane - 5

J'AI LU

Extrait de la publication

Fièvre d'ombres

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les chroniques de MacKayla Lane

1. Fièvre noire
2. Fièvre rouge
3. Fièvre Faë
4. Fièvre fatale

Les Highlanders

1. La malédiction de l'elfe noir
2. La rédemption du Berserker
3. La tentation de l'immortel
4. Une passion hors du temps
5. Le pacte de McKeltar
6. La punition d'Adam Black
7. La vengeance de McKeltar

KAREN MARIE MONING

Chroniques de MacKayla Lane - 5

Fièvre d'ombres

Traduit de l'américain par Cécile DESTHUILLIERS

Titre original :
Shadowfever

Published in the United States by Delacorte Press, an impriment of The Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., New York.

© Karen Marie Moning, 2011

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2012

À l'irrésistible M.

Extrait de la publication

Première partie

Entre l'idée
et la réalité
Entre l'élan
et l'acte
S'abat l'Ombre

T.S. Eliot

C'est profondément en moi
C'est juste sous ma peau
Je dois l'avouer, j'ai l'impression d'être un monstre.

Skillet, « *Monster* »

VOUS VOULEZ ME CONNAÎTRE ?

IMAGINEZ QUE VOUS ÊTES LE CENTRE PARFAIT DE L'UN DE VOS KALÉIDOSCOPES ET CONSIDÉREZ LE TEMPS COMME DES ÉTINCELLES COLORÉES JAILLISSANT DE VOUS EN UNE MULTITUDE DE DIMENSIONS EN EXPANSION CONSTANTE, EN UN FLOT INFINI, TOUJOURS PLUS LARGE ET SANS CESSE MOUVANT. VOYEZ QUE VOUS POUVEZ CHOISIR DE VOUS DÉPLOYER DEPUIS N'IMPORTE LAQUELLE DE CES INNOMBRABLES DIMENSIONS ET QUE CELLES-CI, À CHACUNE DE VOS DÉCISIONS, RECOMMENCENT À S'ÉLARGIR ET À SE MOUVOIR. L'INFINI SE MULTIPLIANT DE FAÇON EXPONENTIELLE. COMPRENEZ QUE LA RÉALITÉ, CE FAUX DIEU QUE VOTRE RACE VÉNÈRE AVEC UNE AVEUGLE DÉVOTION, N'EXISTE PAS. LA RÉALITÉ N'ADMET QU'UNE SEULE POSSIBILITÉ.

VOUS M'ACCUSEZ DE TROMPERIE. VOUS, AVEC VOTRE ABSURDE INVENTION D'UN TEMPS LINÉAIRE. VOUS FORGEZ VOUS-MÊME VOTRE PRISON AVEC VOS MONTRES, VOS

Extrait de la publication

HORLOGES, VOS CALENDRIERS. VOUS SECOUEZ DES BARREAUX FAITS D'HEURES ET DE JOURS, MAIS VOUS AVEZ CADENASSÉ LA PORTE AVEC LE PRÉSENT, LE PASSÉ ET LE FUTUR.

LES ESPRITS ÉTRIQUÉS ONT BESOIN DE CAVES ÉTRIQUÉES.

VOUS NE POUVEZ PAS PLUS OBSERVER LE VÉRITABLE VISAGE DU TEMPS QUE VOUS NE POUVEZ REGARDER LE MIEN.

SE CONSIDÉRER COMME LE CENTRE, PERCEVOIR SIMULTANÉMENT TOUTES LES COMBINAISONS DE TOUS LES POSSIBLES, QUELLE QUE SOIT LA DIRECTION DANS LAQUELLE VOUS ALLEZ – « DIRECTION » ÉTANT UNE TENTATIVE TRÈS LIMITÉE D'EXPRIMER UN CONCEPT POUR LEQUEL VOTRE RACE N'A PAS DE MOT – *VOILÀ* CE QUE C'EST QUE D'ÊTRE MOI.

CONVERSATIONS AVEC LE *SINSAR DUBH*.

1

L'espoir renforce. La peur tue.

Quelqu'un de très intelligent m'a dit cela, un jour.

Chaque fois que je me crois plus sage, plus maîtresse de mes actes, je me heurte à une situation qui me rend cruellement consciente que tout ce que j'ai accompli, c'est d'échanger une construction chimérique contre une autre, plus élaborée, plus séduisante. Je suis la reine de l'auto-illusion.

En ce moment, je me hais. Plus que je ne l'aurais jamais cru possible.

Dans un hurlement, je m'accroupis sur le rebord de la falaise en maudissant le jour où je suis venue au monde et en regrettant que ma mère biologique ne m'ait pas noyée à la naissance. La vie est trop dure, trop vaste pour moi. Personne ne m'a dit qu'il y aurait des jours comme celui-ci. Pourquoi m'a-t-on laissée dans une telle ignorance ? Comment a-t-on pu me laisser devenir ainsi – heureuse, rose bonbon, stupide ?

La douleur que j'éprouve est pire que tout ce que le *Sinsar Dubh* m'a fait subir. Au moins, quand le Livre me broie, je sais que ce n'est pas de ma faute.

Et maintenant ?

Mea culpa. Du début à la fin, je suis entièrement responsable de cette souffrance. Impossible de me voiler la face.

Je croyais avoir tout perdu.

Que j'étais naïve ! Il m'avait avertie. J'avais bien plus à perdre !

Je voudrais mourir.

Ce serait la seule façon de faire cesser la douleur.

Des mois plus tôt, par une nuit si longue que c'en était insupportable, dans une grotte sous le Burren, j'avais voulu mourir aussi, mais c'était différent. Mallucé s'apprêtait à me torturer à mort et c'était ma seule chance de lui refuser ce plaisir pervers. Ma mort semblait inévitable. Je ne voyais pas l'intérêt de prolonger le supplice.

J'avais tort. J'avais renoncé à tout espoir, et j'avais failli en mourir.

Je serais *effectivement* morte… sans Jéricho Barrons.

C'était lui qui m'avait enseigné ces paroles.

Ce simple adage est la clef de chaque situation, de chaque décision. Tous les matins au réveil, nous devons choisir entre l'espoir et la peur, et appliquer l'une de ces deux émotions à tout ce que nous faisons. Accueillons-nous avec joie ce qui nous arrive ? Ou avec méfiance ?

L'espoir renforce…

Pas une seule fois je ne m'étais permis de ressentir le moindre espoir à propos de la personne étendue, face contre terre, dans une mare de sang. Pas une seule fois je ne m'étais appuyée sur l'espoir pour renforcer nos liens. J'avais laissé le fardeau de nos relations reposer sur ses larges épaules. La peur, le soupçon, la méfiance inspiraient mes moindres gestes.

Et maintenant, il est trop tard pour revenir en arrière.

Je cesse de hurler et me mets à rire. J'entends la folie dans ma voix.

Je m'en moque bien.

Ma lance dépasse, cruel javelot qui semble se moquer de moi. Je me revois en train de la voler.

L'espace d'un instant, je suis de nouveau dans les rues sombres, luisantes de pluie, de Dublin, m'introduisant dans le réseau d'égouts en compagnie de Barrons, puis dans l'entrepôt secret d'objets religieux de Rocky O'Bannion. Barrons porte un jean et un tee-shirt noirs. Ses muscles roulent sous sa peau tandis qu'il soulève le couvercle de la trappe d'accès aussi facilement que s'il lançait un frisbee dans un parc.

Il rayonne d'une énergie charnelle qui trouble autant les hommes que les femmes et vous met les nerfs en pelote. Avec Barrons, on ne sait jamais si on va se faire baiser ou se faire retourner comme une crêpe et se retrouver dans la peau d'un parfait étranger, errant à la dérive sur une mer sans fond ni lois.

Je ne suis jamais restée indifférente à son charme. J'ai seulement expérimenté différents degrés de déni.

Mon répit est trop bref. Les souvenirs disparaissent et je suis de nouveau confrontée à la réalité qui menace de faire voler en éclats ma raison.

La peur tue…

Littéralement.

Je ne peux pas le dire. Je ne peux pas le penser. Je ne peux même pas l'admettre.

Je referme les bras autour de mes genoux tout en me balançant d'avant en arrière.

Jéricho Barrons est mort.

Il gît à plat ventre, immobile. Il n'a pas esquissé un geste, il n'a pas respiré pendant la petite éternité où j'ai hurlé. Je ne le perçois pas, sous sa peau. Toutes les autres fois, j'ai ressenti sa présence près de moi – électrique, débordante de vitalité, une immensité contenue dans trop peu d'espace. Un génie dans un flacon. Voilà ce qu'est Barrons : un pouvoir formidable comprimé à grand-peine sous un couvercle.

Je continue de me bercer.

La question à un million de dollars : Qu'êtes-vous, Barrons ? Sa réponse, dans les rares occasions où il m'en a donné une, était toujours la même.

Celui qui ne vous laissera jamais mourir.

Je le croyais. Maudit soit-il !

— Et voilà, vous avez tout gâché, Barrons ! Je suis toute seule et je suis dans un sacré pétrin, alors levez-vous !

Il ne bouge pas. Il y a trop de sang. Je déploie mes sens *sidhe-seers*. Je ne capte rien d'autre que la falaise et moi.

Je hurle.

Pas étonnant qu'il m'ait dit de ne jamais appeler le numéro qu'il a programmé sur mon portable sous le code SVEETDM – *si vous êtes en train de mourir* – à moins que ce ne soit réellement le cas. Après quelques instants, j'éclate à nouveau de rire. Ce n'est pas lui qui a tout gâché. C'est moi. Ai-je été manipulée, ou ai-je orchestré ce fiasco toute seule ?

Je croyais que Barrons était invincible.

Je continue d'attendre qu'il bouge. Se retourne. S'assoie. Guérisse par magie. Et me jette un de ces

regards acérés en me disant *Du nerf, Mademoiselle Lane. Je suis le roi unseelie. Je ne peux pas mourir.*

Cela avait été l'une de mes pires craintes, chaque fois que je m'abandonnais à l'une des mille peurs que je nourrissais à son sujet. Qu'il soit celui qui avait créé le *Sinsar Dubh*, y avait infusé toute la noirceur qu'il avait en lui, et qu'il veuille le retrouver pour une raison quelconque, mais n'y parvienne pas par ses propres moyens. À un moment où à un autre, j'avais tout envisagé : qu'il soit faë, demi-faë, loup-garou, vampire, créature maudite depuis l'aube des temps, peut-être même l'entité que Christian et lui avaient tenté d'invoquer la nuit de Halloween à Castle Keltar – le point clef ici étant l'immortalité. Comme dans « intuable ».

— Debout Barrons ! hurlai-je. Bougez, nom de nom !

J'ai peur de le toucher. Si je le fais, je crains de voir son corps se refroidir encore plus. De percevoir la fragilité de sa chair. La mortalité de Barrons. *Fragilité*, *mortalité* et *Barrons* rassemblés dans la même pensée me semblent aussi blasphématoires que traverser le Vatican en abattant les croix à coup de marteau.

Je rampe à dix pas de lui.

Je reste à l'écart, parce que si je m'approche de lui, je devrai le retourner et regarder ses yeux. S'ils étaient aussi vides que ceux d'Alina ?

Alors, je saurai qu'il s'en est allé, comme j'ai su qu'elle était partie, trop loin de moi pour distinguer de nouveau ma voix et m'entendre dire : Je suis désolée, Alina, j'aurais dû t'appeler plus souvent, j'aurais dû entendre la vérité derrière nos discussions futiles entre sœurs, j'aurais dû venir à Dublin et me battre à tes

Extrait de la publication

côtés, ou me fâcher contre toi parce que tu as agi par peur, toi aussi, Alina, sans espoir, car sinon tu m'aurais fait confiance pour t'aider. Ou peut-être : Excusez-moi, Barrons, d'avoir été trop jeune pour savoir ordonner mes priorités comme vous le faisiez, ; je n'ai pas souffert l'enfer que vous avez enduré, quel qu'il soit. J'aurais dû vous plaquer contre un mur, vous embrasser jusqu'à perdre haleine et faire tout ce dont j'ai eu envie le jour où je vous ai vu pour la première fois dans cette fichue saleté de librairie. Vous troubler comme vous me troubliez, vous obliger à me voir, à me désirer – moi, la fille rose bonbon ! J'aurais dû vous faire perdre votre sang-froid, vous obliger à tomber à genoux devant moi, même si je me disais que je ne voudrais jamais d'un homme comme vous, parce que vous étiez trop vieux, trop sensuel, plus animal qu'humain, un pied dans le marécage et aucun désir d'en sortir, alors que la vérité, c'est que j'étais terrifiée par les sensations que vous éveilliez en moi. Cela ne ressemblait pas aux envies que les garçons donnaient aux filles – des rêves d'avenir avec bébés et barrières de bois blanc – mais plutôt à une perte de soi radicale, terrifiante. Comme quand on ne peut plus vivre sans cet homme-là à l'intérieur de soi, autour de soi, avec soi tout le temps, que rien d'autre ne compte que ce qu'*il* pense de soi, que le reste du monde peut bien aller au diable, alors que dès cette époque, je savais que vous étiez capable de me transformer ! Qui voudrait s'unir à quelqu'un qui détient ce pouvoir ? On ne peut pas laisser l'autre exercer une telle puissance ! C'était plus facile de vous combattre que d'admettre qu'il y avait en moi des espaces inconnus, des appétits inacceptables dans

n'importe quel type d'univers que je connaissais. Le pire, c'est que vous m'avez tirée de mon rêve de poupée Barbie, et que maintenant je suis là, pleinement consciente, espèce de salaud, je ne pourrais pas être plus présente, et vous, vous m'avez *abandonnée*…

Je pense que je vais hurler jusqu'à ce qu'il se lève.

C'est lui qui m'a dit un jour de ne jamais croire qu'une créature est morte tant que je n'ai pas brûlé son corps, tisonné ses cendres et attendu un jour ou deux pour voir si rien ne s'en relevait.

Tout de même, je ne suis pas censée l'incinérer.

Je n'imagine aucune situation dans laquelle je pourrais faire cela.

Je vais m'accroupir.

Je vais hurler.

Il va se réveiller. Il déteste que je tombe dans le mélodrame.

Tout en attendant qu'il ressuscite, je tends l'oreille en quête de grattements sur le bord de la falaise. Je m'attends à moitié à voir Ryodan hisser son corps brisé et ensanglanté jusqu'au sommet. Peut-être n'est-il pas vraiment mort, lui non plus. Après tout, peut-être sommes-nous en Faëry, ou du moins dans le réseau des Miroirs. Qui sait quel est ce royaume ? L'eau d'ici pourrait-elle avoir des pouvoirs de régénération ? Dois-je essayer d'y emmener Barrons ? Peut-être sommes-nous dans le Rêvement, peut-être cette chose effrayante qui est arrivée est-elle un cauchemar, peut-être vais-je m'éveiller sur un canapé chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*, dont l'illustre – et exaspérant – propriétaire me jettera un de ces regards dont il a le secret. Je répliquerai par une remarque acerbe, et la vie sera

de nouveau amusante, pleine de monstres et de crachin dublinois, exactement comme je l'aime.

Je m'accroupis.

Pas de grattements sur les pierres ni sur le schiste.

L'homme avec une lance plantée dans le dos ne bouge pas.

J'ai le cœur plein de trous.

Il a donné sa vie pour moi. Barrons a donné sa vie pour moi. Mon égoïste, arrogant, constant enquiquineur était solide comme un roc sous mes pieds. Il est mort volontairement. Pour que je vive.

Pourquoi diable a-t-il fait cela ?

Comment puis-je *vivre* avec cela ?

Une idée terrible me vient – si effrayante que, l'espace d'un instant, elle éclipse ma douleur. Jamais je ne l'aurais tué si Ryodan n'était pas apparu. Ryodan s'est-il servi de moi ? Est-il venu ici pour assassiner Barrons, qui n'a jamais été invincible, mais simplement difficile à tuer ? Peut-être Barrons ne pouvait-il être tué que sous sa forme animale, et Ryodan avait-il prévu qu'il prendrait cette apparence pour me protéger ? Tout ceci n'était-il qu'un piège sophistiqué sans aucun rapport avec moi ? Ryodan travaillait-il avec le Haut Seigneur, et voulaient-ils éliminer Barrons afin de me rendre plus malléable ? L'enlèvement de mes parents n'a-t-il été qu'un habile trucage ? *Regarde donc par là, pendant que nous abattons l'homme qui représente une menace pour nous tous*. Ou peut-être Barrons a-t-il été condamné à subir je ne sais quelle infernale malédiction, et ne pouvait-il être tué que par quelqu'un en qui il avait confiance. Quelqu'un comme moi. Derrière son arrogance glaciale, son ironie, ses provocations perma-

nentes, m'avait-il cédé cette part de lui-même la plus intime, une confiance que je n'ai jamais méritée – ce que je n'aurais pu prouver de façon plus flagrante qu'en le poignardant dans le dos ?

Eh, flûte. Oui, je l'ai fait. Il a suffi d'un mot de Ryodan pour que je l'attaque.

L'accusation de trahison dans le regard de la bête n'était pas une illusion. Il s'agissait bien de Jéricho Barrons, qui m'observait de sous ces sourcils préhistoriques, dénudant ses crocs, le reproche et la haine illuminant ses yeux jaunes de fauve. J'ai brisé notre pacte tacite. Il était mon gardien et je l'ai tué.

M'a-t-il méprisée pour ne pas avoir reconnu l'homme qu'il était sous le cuir animal qu'il portait ?

Voyez-moi. Combien de fois m'a-t-il répété cela ? *Voyez-moi quand vous me regardez !*

J'ai été aveugle au moment où voir était essentiel. Il ne m'a pas lâchée d'un pas, avec cette combinaison d'agressivité et de possessivité animale qui lui était caractéristique, mais pas un instant je ne l'ai reconnu.

Je l'ai trahi.

Il est venu à moi sous une apparence barbare, inhumaine, afin de me garder en vie. Il a répondu à SVEETDM, quel qu'en soit le prix pour lui-même. Conscient qu'il serait mué en une bête féroce, ivre de sang, prête à abattre tout ce qui passerait à sa portée, à l'exception d'une seule créature.

Moi.

Seigneur, ce regard !

J'enfouis mon visage entre mes mains, mais l'image refuse de disparaître. Barrons et la bête. La peau mate et le visage typé du premier ; le cuir rugueux et les traits

primitifs de la seconde. Ces yeux si anciens, qui ont vu tant de choses et ne demandaient qu'à être vus en retour, brillant de mépris. *Ne pouviez-vous pas me faire confiance, au moins une fois ? N'auriez-vous pas pu espérer le meilleur, pour changer ? Pourquoi avez-vous préféré Ryodan à moi ? Je vous gardais en vie. J'avais un plan. Vous ai-je jamais abandonnée ?*

— Je ne savais pas que c'était vous !

Je me griffe les paumes avec mes ongles. Elles saignent quelques instants, puis elles guérissent.

Seulement, la bête-Barrons qui me torture dans mon esprit n'en a pas fini avec moi. *Vous auriez dû. J'ai pris votre pull. J'ai reconnu votre odeur et vous ai laissée passer. J'ai tué pour que vous ayez de la viande tendre et fraîche. J'ai uriné autour de vous. Je vous ai montré que sous cette apparence, comme sous n'importe quelle autre, vous êtes à moi. Et je prends toujours soin de ce qui est à moi.*

Les larmes m'aveuglent. Je me plie en deux. Cela fait si mal que j'en ai le souffle coupé. Je ne peux plus bouger. Je me recroqueville sur moi-même et je me balance.

Au-delà du chagrin, si un tel endroit existe, il y a des choses que je sais.

Des choses comme : d'après Ryodan (s'il n'est pas un traître – et s'il l'est et qu'il est toujours vivant, je le tuerai aussi sûrement que lui et moi avons tué Barrons), j'ai à l'arrière du crâne une marque apposée par le Haut Seigneur, lequel détient probablement mes parents puisque, si Barrons est ici, c'est qu'il n'est manifestement pas allé à Ashford.

À moins… que le temps ne s'écoule pas de la même façon dans les Miroirs, et qu'il ait eu le temps de se rendre à Ashford avant que je saisisse SVEETDM pour l'appeler ici, dans la septième dimension que j'explore depuis que j'ai pénétré dans le tunnel rose et glissant du Haut Seigneur, à Dublin.

Je ne saurais dire combien de temps j'ai erré dans le Hall de Tous les Jours, ni quelle durée s'est écoulée dans la réalité ordinaire pendant que je prenais un bain de soleil avec Christian sur le rivage du lac.

Un jour, grâce à V'lane, j'ai passé un seul après-midi sur une plage en Faëry, en compagnie du fantôme de ma sœur. Cela m'a coûté un mois entier dans le monde des humains. À mon retour, Barrons était furieux. Il m'a enchaînée à une poutre dans son garage. Je ne portais qu'un bikini string rose fuschia.

Nous nous sommes bagarrés.

Je ferme les yeux pour retrouver ce souvenir.

Il est là, fou de rage, équipé d'aiguilles et de flacons de teinture, sur le point de me tatouer – ou, plus exactement, feignant de le faire alors qu'il a *déjà* accompli son forfait, mais je ne m'en suis pas encore aperçue – afin de pouvoir me pister si jamais il me prenait de nouveau l'envie d'accepter un séjour en Faëry pour une durée indéterminée.

Je lui explique que s'il me tatoue, nos chemins se sépareront. Je l'accuse de ne jamais éprouver d'autres sentiments que l'avidité et le mépris, d'être incapable d'amour. Je le traite de mercenaire, je lui reproche d'avoir perdu son sang-froid et d'avoir ravagé la librairie en s'apercevant de ma disparition. Puis je lui concède avec dédain que s'il est capable à l'occasion

d'avoir une érection, cela ne peut être que pour de l'argent, un objet, un livre… mais en aucun cas pour une femme.

Je me souviens de sa réponse, au mot près. *J'ai aimé, Mademoiselle Lane, et même si cela ne vous regarde pas, sachez que j'ai perdu. Bien plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je ne suis pas comme mes concurrents, et encore moins comme V'lane. Quant à mes érections, je vous rassure, elles n'ont rien d'occasionnel. Il arrive même que ce soit pour une gamine insolente et pas féminine pour deux sous. Dernier point, c'est bien moi qui ai tout cassé dans le magasin, en ne vous trouvant pas. Vous devrez d'ailleurs vous choisir une nouvelle chambre, la vôtre est inutilisable. Je suis navré que votre gentille petite vie ait été chamboulée, mais vous n'êtes pas la seule dans ce cas, et il faut bien continuer. Ce qui fait la différence entre vous et les autres, c'est la façon dont vous vous adaptez.*

Rétrospectivement, je me vois telle que j'étais, avec une facilité presque gênante.

Je suis là, enchaînée à une poutre, presque nue, seule avec Jéricho Barrons. Cet homme est bien au-delà de ce que je peux comprendre, mais Dieu qu'il m'excite ! Il a l'intention de travailler sur ma peau, lentement, soigneusement, pendant des heures. Son corps dur, couvert de tatouages, est une promesse tacite d'initiation à un monde secret où je pourrai ressentir des choses que je n'imagine même pas, et je *veux* qu'il travaille sur moi pendant des heures. Je le veux désespérément… mais pas pour qu'il me tatoue. Je le provoque avec maladresse et naïveté, du mieux que je peux. Je vou-

drais qu'il prenne ce que je n'ai pas le courage de lui offrir de moi-même.

Quel comportement ridicule, compliqué, autodestructeur ! J'ai peur de demander ce que je veux. D'assumer mes propres désirs. Je me conforme aux restrictions de mon éducation au lieu de suivre ma nature. Je suis arrivée à Dublin, enfermée à double tour dans mes limitations. Je n'étais que culture.

Il n'était que nature. Et il tentait de me montrer comment changer.

Comme je le disais : différents degrés de déni.

Il s'était penché vers moi dans ce garage, tout de désir et de violence à peine contenus, et lorsque son sexe durci s'était plaqué contre moi, je m'étais sentie si vivante, si ivre de joie que par la suite, j'avais ôté mon bikini sous la douche pour soulager mon excitation, plusieurs fois de suite, en imaginant une tout autre conclusion dans ce garage. Une conclusion qui aurait duré toute la nuit.

Je m'étais dit que c'était parce que j'avais passé la journée en compagnie d'un faë-de-volupté-fatale. Encore un mensonge.

Il m'avait libérée et m'avait laissée partir.

Si j'étais enchaînée à cette poutre maintenant, je n'aurais aucun scrupule à lui dire exactement ce que je veux. Et ma priorité ne serait pas qu'il m'enlève mes chaînes. Du moins, pas immédiatement.

À travers mes larmes, je focalise ma vision.

L'herbe. Les arbres. Lui.

Il gît à plat ventre. Il faut que j'aille auprès de lui.

La terre est détrempée, boueuse à cause de la pluie de la nuit, et de son sang.

Il faut que je le lave. Il devrait pas rester dans cet état. Barrons a horreur de la négligence. Il est méticuleux et s'habille avec un raffinement exquis. Si j'ai plus d'une fois rajusté les pans de sa veste, ce n'était que pour le plaisir de le toucher. De pénétrer dans son espace intime. De me montrer familière afin de prouver que j'en avais le droit. Aussi imprévisible qu'un lion affamé, il effrayait peut-être tous les autres, mais jamais il ne m'avait égorgée. Il n'avait fait que me donner des coups de langue, et si celle-ci était parfois un peu râpeuse, cela valait la peine de marcher aux côtés du roi de la jungle.

Mon cœur va exploser.

Je ne peux pas faire cela. Je viens juste de vivre la même chose avec ma sœur. Des regrets par-dessus les regrets. Les occasions manquées. Les mauvaises décisions. Le chagrin.

Combien de personnes devront-elles encore mourir avant que j'apprenne à vivre ? Il avait raison. Je suis une calamité ambulante.

Je fouille ma poche à la recherche de mon portable. Je commence par composer le numéro de Barrons. L'appel ne passe pas. Je sélectionne SVNPPMJ – *si vous ne pouvez pas me joindre*. L'appel ne passe pas. Je choisis SVEETDM et, retenant mon souffle, j'observe Barrons avec attention. L'appel ne passe pas.

Toutes les lignes sont hors-service. Comme lui.

Je commence à trembler. J'ignore pourquoi, mais c'est le fait que le téléphone ne fonctionne pas qui, plus que tout autre argument, me convainc que Barrons est hors de ma portée.

Je penche la tête en avant, ramène mes cheveux sur mon visage et, après plusieurs tentatives pour trouver le bon angle, je prends une photo de ma nuque. Je le savais. Deux tatouages. La marque de Barrons est un dragon orné au centre d'un Z qui luit d'une légère irisation.

Sur sa gauche, il y a un cercle noir empli de symboles étranges que je n'identifie pas. Apparemment, Ryodan a dit vrai. Si c'est le Haut Seigneur qui m'a imprimé ce second tatouage, cela explique bien des choses. Pourquoi Barrons a bardé de protections si solides le sous-sol dans lequel il m'a guérie de mon état de *Pri-ya*. Comment le Haut Seigneur m'a localisée à l'Abbaye une fois que les symboles ont été recouverts de peinture, puis dans la maison où Dani et moi avions trouvé refuge, et enfin suivie jusque chez mes parents, à Ashford.

Je sors le petit coutelas que j'ai dérobé chez *Barrons – Bouquins et Bibelots*.

Mes mains tremblent.

Je pourrais mettre fin à ma souffrance. Me recroqueviller sur moi-même près de lui et me vider de mon sang. Tout serait rapidement terminé. J'aurais peut-être une autre chance à une autre époque, dans un autre lieu. Peut-être lui et moi pourrions-nous nous réincarner, comme dans ce film, *Au-delà de nos rêves*, qu'Alina et moi avons tant détesté parce que le mari et les enfants mouraient et que la femme se suicidait.

Maintenant, j'adore ce film. J'ai compris l'argument – partir volontairement vers l'Enfer pour quelqu'un. Et y rester, même si on y laisse sa raison, parce que l'on préfère encore subir la démence auprès des siens qu'endurer une vie sans eux.

Je regarde la lame.

Il est mort pour que je puisse vivre.

— Soyez maudit ! Je refuse de vivre sans vous !

Ce qui fait la différence entre vous et les autres, c'est la façon dont vous vous adaptez.

— Oh, taisez-vous, s'il vous plaît. Vous êtes mort, alors silence. Silence !

Au même instant, une effrayante vérité se fait jour en moi.

C'est moi qui ai crié *Au loup !*

C'est moi qui ai appuyé sur SVEETDM. C'est moi qui n'ai pas cru que je pourrais survivre seule face au sanglier. Et devinez quoi ?

Je l'ai fait.

Je l'avais semé et j'étais en sécurité au moment où Barrons est apparu et a foncé sur lui.

Tout compte fait, je n'étais pas vraiment en train de mourir.

Il est mort pour moi alors que ce n'était pas nécessaire.

J'ai été trop réactive.

Et maintenant, il est mort.

Je considère le coutelas. La mort serait une récompense. Je ne mérite qu'une punition.

Je regarde la prise de vue de l'arrière de ma tête. Si le Haut Seigneur me retrouvait en cet instant, je ne sais pas si je tenterais de me défendre.

J'envisage d'effectuer un geste chirurgical sur mon propre crâne, avant de m'aviser que je ne suis sans doute pas dans les meilleures dispositions pour cela. Je pourrais couper un peu trop. Ma colonne vertébrale est trop proche. Ce serait la solution de facilité.

Je plonge la lame dans la terre avant de la tourner contre moi-même.

Qu'est-ce que cela ferait de moi – le tuer, puis me suicider ? Une lâche. Pourtant, ce n'est pas cela qui me tracasse. C'est ce que cela ferait de *lui*. Un homme mort pour rien.

Le décès de quelqu'un comme lui mérite mieux que cela.

Je ravale un nouveau hurlement. Le cri se bloque en moi, se loge dans mes entrailles et me brûle le fond de la gorge, m'empêchant de déglutir. Il résonne à mes oreilles, même si aucun son ne sort de mes lèvres. C'est un cri silencieux. La pire espèce. J'ai déjà connu cela autrefois, pour empêcher Papa et Maman de s'apercevoir que la mort d'Alina me tuait, moi aussi. Je sais ce qui va suivre, et je sais que ce sera encore pire que la première fois. Que je souffrirai plus.

Infiniment plus.

Je me souviens des scènes de carnage que Barrons m'a laissée voir dans son esprit. Maintenant, je les comprends. Je saisis ce qui peut pousser quelqu'un à agir ainsi.

Je m'agenouille près de son corps nu et couvert de sang. C'est sans doute la métamorphose de l'homme en bête qui a déchiré ses vêtements et arraché le bracelet d'argent de son poignet. Sa peau est tatouée aux deux tiers de runes de protection rouges et noires.

— Jéricho, l'appellé-je. Jéricho, Jéricho, Jéricho.

Pourquoi ai-je toujours éprouvé tant de réticence à l'appeler par son prénom ? *Barrons* était un mur de pierre que j'avais érigé entre nous ; dès que la moindre lézarde le fendillait, je me hâtais de la combler au mortier de ma peur.

Extrait de la publication

Je ferme les paupières et je me raidis. Puis je rouvre les yeux, referme les mains sur la lance et tente de la retirer de son corps. Elle refuse de venir. Elle est logée dans un os. Il faut que je force.

Je m'immobilise. Je recommence. Je pleure.

Il ne bouge toujours pas.

Je peux le faire. Je le peux.

Je finis par libérer la lance.

Après un long moment, je le fais rouler sur le dos.

Si j'entretenais encore le moindre doute sur sa mort, celui-ci s'évanouit. Ses yeux sont ouverts. Ils sont vides.

Jéricho Barrons n'est plus ici.

J'ouvre mes sens à l'espace autour de moi. Je ne capte rien de son essence.

Je suis seule sur cette falaise.

Jamais je n'ai été aussi seule.

Je tente tout ce qui me vient à l'esprit pour le ramener à la vie.

Je me rappelle alors de la chair *unseelie* que nous avons mise dans mon sac à dos, dans ce qui me semble une vie antérieure, alors que nous étions à la librairie et que je me préparais à affronter le Haut Seigneur. Elle s'y trouve encore, pour la plupart.

Si seulement j'avais su alors ce que je sais à présent – que la prochaine fois que je verrais Jéricho Barrons, il serait mort ! Que les dernières paroles que je l'entendrais prononcer seraient « Et la Lamborghini », ponctuées par son sourire carnassier et sa promesse qu'il serait toujours derrière mon dos, tout près, pour me couvrir.

Les morceaux encore frétillants de Rhino-boy sont toujours enfermés dans leurs petits pots de nourriture pour bébé. J'en introduis de force entre ses lèvres gonflées et ensanglantées et tiens sa bouche fermée. En les voyant s'échapper par l'ouverture déchiquetée dans sa gorge, le cri enfermé en moi jaillit, au risque de m'assourdir.

Je n'arrive plus à réfléchir. La panique et le chagrin me submergent. Barrons dirait *Émotions inutiles, Mademoiselle Lane. Cessez de réagir et agissez*. Et voilà, il me parle de nouveau.

Que ne ferais-je pas pour lui ? Rien n'est trop répugnant, trop barbare. C'est Barrons. Je le veux de nouveau entier.

Avant de lui trancher la gorge, Ryodan l'a déchiré des entrailles jusqu'au thorax. J'écarte délicatement les chairs de son abdomen tatoué et insère des morceaux d'*Unseelie* dans son estomac lacéré. Ils s'en échappent. Je lui recoudrais bien le ventre pour obliger son corps à digérer la viande de faë noir – je me demande si cela marcherait – mais je n'ai ni fil, ni aiguille, ni aucun autre moyen de réparer cette boucherie.

Je tente de rentrer ses entrailles à l'intérieur de son corps et de les arranger en un semblant d'ordre, vaguement consciente que ce n'est peut-être pas la façon la plus normale et la plus saine de procéder.

Un jour, il m'a dit *Entrez en moi, voyez jusqu'où vous pouvez aller*. Mes mains sur sa rate, je pense *Je suis là. Un peu trop tard*.

J'utilise la Voix – un talent récemment découvert – pour lui ordonner de se lever. Un jour, il m'a dit que le maître et l'élève développaient une immunité

réciproque. J'en suis presque soulagée. J'ai eu peur que la Voix appelle un zombie, ranimé mais pas vraiment ressuscité.

J'écarte ses lèvres à l'aide d'un bâton, m'ouvre le poignet et fait tomber du sang dans sa bouche. Il faut que je m'entaille profondément pour obtenir quelques gouttes et que je m'y prenne à plusieurs fois, car je cicatrise aussitôt. Cela ne fait que le couvrir un peu plus de sang.

Je sonde la zone *sidhe-seer* dans mon esprit à la recherche d'un rituel de guérison magique. Je n'ai rien de tel en moi.

Soudain, je suis furieuse.

De quel droit est-il mortel ? Comment ose-t-il ? Jamais il ne m'a dit qu'il pouvait mourir ! Si je l'avais su, je l'aurais traité différemment !

— Debout, debout, debout ! hurlé-je.

Ses yeux sont toujours ouverts. Je déteste les voir ainsi, vides et inexpressifs, mais les refermer serait un renoncement, une défaite que je refuse.

Jamais je ne fermerai les yeux de Jéricho Barrons.

Vivant, il les avait grands ouverts. Il voudrait qu'ils le restent dans la mort. Pour lui, des obsèques seraient absurdes. Quoi que soit Barrons, il rirait si je tentais quelque chose d'aussi commun que des funérailles. Ce serait bien trop mesquin pour un être hors norme tel que lui.

Le mettre dans une boîte ? Jamais.

L'enterrer ? Pas question.

L'incinérer ?

Cela aussi serait une reculade. Une façon d'admettre sa mort. Cela n'arrivera jamais.

Même privé de vie, il semble invulnérable, avec son corps d'athlète tatoué de rouge et de noir, tel celui d'un géant de légende tombé au combat.

Je m'installe sur le sol, soulève sa tête avec douceur, glisse mes jambes dessous et berce son visage entre mes mains. Avec ma chemise et mes larmes brûlantes qui ne cessent de couler, j'ôte la poussière et le sang, et le lave avec des gestes tendres.

Son visage si dur, si effrayant, si beau.

Je le caresse. Je le souligne du bout des doigts, puis je recommence, jusqu'à ce que je sache par cœur les nuances les plus subtiles de chaque méplat, de chaque fossette, jusqu'à ce que je sois capable de le sculpter dans la pierre, même si j'étais aveugle.

Je l'embrasse.

Je me couche et m'étends à ses côtés. Je plaque mon corps contre le sien et je reste immobile.

Je le serre dans mes bras comme jamais je ne me suis autorisée à le faire lorsqu'il était vivant.

Jusqu'à ce que je ne sache plus où il finit et où je commence.

Extrait de la publication

Le Dani Daily

91 jours ACM

Fabriquez votre anti-Ombre !!!

TOUS LES DÉTAILS CI-DESSOUS !!!

Ouais, vous avez bien lu ! Ces saletés peuvent être éliminées ! Le *DD*, votre unique source d'info ACM. (*Après la chute des murs*, bande de niais. Je ne vais pas passer mon temps à tout vous expliquer.)

L'ANTI-OMBRE DE DANI « MEGA » O'MALLEY

— Un morceau de chair *unseelie* ;
— Un détonateur ;
— De la poudre explosive (uniquement le mélange pyrotechnique standard. NE PAS utiliser de chlorate ni de soufre, HAUTEMENT instables. Croyez-moi, je sais de quoi je parle !).

Fabriquez un pétard. Logez-le au milieu du morceau de chair. Allumez le détonateur. Faites une boule avec la chair *unseelie* pour qu'elle roule plus facilement. Coincez une Ombre, lancez-lui l'ANTI-OMBRE et couvrez-vous les oreilles. Ces saletés sont cannibales ! Regardez l'Ombre engloutir son quatre-heures et se désintégrer quand la bombe explose en elle. Si elle mange de la LUMIÈRE, elle meurt !

Attention

— Enfants de moins de 14 ans : demandez de l'aide. Vous aurez l'air malin si vous vous faites exploser les mains. On a besoin de vous pour ce combat. Restez cool. Et soyez intelligent, c'est tendance !

— C'est le moment d'être rapide ! Si vous tombez sur un gros nid d'Ombres, écrivez son adresse sur votre DD, collez celui-ci sur le mur à l'intérieur du bureau de poste central de O'Connell Street, Dublin 1, et je m'en occuperai. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle la MEGA.

— N'utilisez PAS de SOUFRE. Cela rend le mélange TRÈS instable. J'attends encore que mes sourcils et mes poils de nez repoussent.

— Quelquefois, le pétard explose avant que l'Ombre l'ait bouffé. Certaines sont assez stupides pour manger le second morceau que vous lui enverrez.

Clause de responsabilité

Le *Dani Daily* (*DD, LLC*) et ses affiliés déclinent toute responsabilité en cas de dégâts collatéraux ou de blessure.

2

Quand quelqu'un meurt, les gens disent de drôles de choses.

Il est dans un monde meilleur.

Qu'est-ce qu'ils en savent ?

La vie continue.

C'est supposé me consoler ? Je suis douloureusement consciente que la vie continue. Cela me fait mal à chaque maudite seconde. Comme c'est agréable de savoir que cela va durer ! Merci de me le rappeler.

Le temps guérit.

Certainement pas. Au mieux, le temps nivelle tout, en nous poussant tous dans la tombe. Nous trouvons des façons d'échapper à la douleur. Le temps n'est ni un scalpel, ni un bandage. Il est indifférent. La cicatrice n'est pas une bonne chose. Ce n'est que l'autre côté d'une plaie.

Je vis chaque jour avec le spectre d'Alina. Et maintenant, je dois cohabiter avec le fantôme de Barrons. Marcher entre eux. Un sur ma droite, l'autre sur ma gauche. Ils n'arrêteront pas de me parler. Je ne pourrai jamais les fuir et je resterai coincée entre mes deux plus grands échecs.

Lorsque je réussis enfin à bouger, le jour fraîchit. Je sais ce que cela signifie. Cela veut dire que la nuit est

Extrait de la publication

sur le point de tomber sur moi aussi abruptement qu'un volet d'acier sur la vitrine d'une boutique chic dans un quartier mal famé. J'essaie de m'arracher à lui. Je n'en ai pas envie. Après une demi-douzaine de tentatives, je réussis à m'asseoir. J'ai tant pleuré que j'en ai la migraine. J'ai tant hurlé que ma gorge est douloureuse. Lorsque je m'assois, il n'y a que la coquille de mon corps qui se lève. Mon cœur gît toujours sur le sol aux côtés de Jéricho Barrons. Un dernier battement, et il s'arrête.

Enfin, je suis en paix.

Je croise les jambes sous moi et me redresse péniblement. Puis je me mets debout comme si j'avais cent ans, avec des craquements dans tous mes os.

Si le Haut Seigneur est à ma poursuite, je me suis attardée bien trop longtemps sur cette falaise.

*Le Haut Seigneur, Darroc, le meneur des faës noirs, le monstre qui a fait tomber les murs la nuit d'Halloween et lâché ses hordes d'*Unseelies *sur mon monde.*

Le salaud par qui tout cela est arrivé. Il a séduit Alina, l'a tuée ou fait tuer, m'a fait violer par les princes *unseelies*, lobotomiser, transformer en esclave. Il a enlevé mes parents, m'a contrainte à m'engager dans le réseau des Miroirs et m'a amenée jusqu'au bord de cette falaise, où j'ai assassiné Barrons.

Sans un certain faë déchu s'acharnant à recouvrer sa grâce perdue et à assouvir sa vengeance, *rien* de tout ceci ne serait advenu.

La revanche ne suffira jamais. Tout serait fini trop vite. Cela ne satisferait pas les envies complexes de la créature que je suis devenue pendant que j'étais étendue là, le tenant dans mes bras.

Je veux qu'on me rende tout.

Tout ce qu'on m'a pris.

Un geyser de rage explose en moi, envahissant chaque coin et recoin que mon chagrin occupait. Je l'accueille, l'encourage, m'agenouille devant ma nouvelle idole. Je me baptise dans ses vapeurs sifflantes de la fureur. Je m'y abandonne. Prends-moi, emporte-moi, possède-moi. Je suis à toi !

Il n'y a que quelques lettres de *sidhe-seer* à *ban-sidhe*[1], cette créature mythique et hurlante gouvernée par la rage, annonciatrice de la mort dans mon pays de naissance.

Je cherche le lac aux eaux sombres et luisantes dans mon esprit. Je me tiens sur son rivage de petits cailloux noirs. Des runes dérivent sur l'onde aux scintillants reflets d'ébène, étincelantes de puissance.

Je me penche, fais courir mes doigts à travers l'onde ténébreuse dont je prends deux poignées, et j'offre au *loch*[2] sans fond une profonde révérence de gratitude.

Il est mon ami. Maintenant, je le sais. Il l'a toujours été.

Ma fureur est trop vaste pour les coins et les recoins.

Je ne tente plus de la contenir. Je la laisse former une obscure et effrayante mélopée. Rejetant la tête en arrière, je lui fais de la place pour s'élever. Elle se déploie, jaillit de ma gorge, me fait gonfler les joues. Lorsqu'elle franchit mes lèvres, c'est un cri inhumain qui fuse à travers les arbres, déchire le ciel et fait voler en éclats la paix de la forêt.

---

1. *Ban-sidhe*, ou *banshee* : femme du *Sidh* (Autre Monde) et messagère des dieux. *(N.d.T.)*
2. *Loch* : lac écossais. *(N.d.T.)*

Des loups s'éveillent en sursaut dans leur tanière et se mettent à hululer en un chœur sinistre. Des sangliers grommellent. Des créatures dont j'ignore le nom font entendre leurs glapissements. Notre concert est assourdissant.

La température chute, puis les bois alentour sont soudain pris sous une épaisse couverture de glace argentée, depuis le plus petit brin d'herbe jusqu'aux rameaux les plus élevés.

Gelés en un instant, des oiseaux occupés à nourrir leurs petits meurent le bec encore ouvert.

Des écureuils se figent, glacés, au milieu d'un bond, avant de retomber sur le sol telles des pierres et de se briser en mille morceaux.

Je regarde mes mains. Elles sont marbrées de noir et mes paumes couvertes de runes argentées.

Maintenant, je sais où Barrons finit et où je commence.

Quand Barrons a fini, c'est *moi* qui ai commencé.

Moi.

Mac O'Connor.

La *sidhe-seer* que le monde, selon un certain prince *seelie*, devrait craindre.

Je m'agenouille pour donner un dernier baiser à Barrons.

Je ne le recouvre pas ; je n'accomplis aucun rituel. Ce serait pour moi et non plus pour lui. Il ne reste qu'une seule chose que je vais faire pour moi.

Bientôt, rien de tout cela ne comptera plus, de toute façon.

Il a fallu que je sois déchirée en deux pour ne plus avoir l'impression d'être partagée, divisée, incapable de choisir à qui faire confiance.

Extrait de la publication

La femme que je suis maintenant n’a plus qu’un seul but.

Je sais exactement ce que je vais faire.

Et je sais comment je vais le faire.

3

Après avoir quitté le corps de Barrons, je prends la direction vers laquelle mon démon gardien me guidait. Je crois qu'il devait avoir une raison pour m'emmener par là.

Je lui fais plus confiance maintenant qu'il est mort que lorsqu'il était vivant.

Je suis vraiment bizarre.

Je longe la rivière pendant des kilomètres. Tandis qu'il disparaît derrière moi, j'en fais autant. À chacun de mes pas, je me défais d'un lambeau de moi-même – des éléments les plus faibles, ceux qui ne m'aideront pas à atteindre mon but. Et s'ils représentent la fameuse part humaine, tant pis. Je ne dois plus rien ressentir si je veux survivre à ce que je suis sur le point d'affronter.

Une fois certaine d'être prête, je fais halte pour attendre mon ennemi.

Il ne me déçoit pas.

— Je pensais que vous n'arriveriez jamais, dis-je d'une voix rauque d'avoir tant crié.

Parler me fait mal. Je savoure ma douleur. Je l'ai bien méritée.

Le Haut Seigneur est encore à quelque distance, dissimulé dans la forêt, mais je vois des ombres

Extrait de la publication

mouvantes, trop sinueuses pour être projetées par les arbres.

— Montrez-vous.

Je m'adosse à un tronc, une main sur la taille, l'autre dans ma poche, en me déhanchant légèrement.

— C'est moi que vous voulez, n'est-ce pas ? C'est moi que vous êtes venu chercher jusqu'ici. Vous n'êtes là que pour ça, alors pourquoi hésiter maintenant ?

Ma lance est dans mon holster sous mon bras, mon poignard glissé au creux de mes reins. Le sac de cuir noir couvert de runes contenant les trois pierres que veut le Haut Seigneur – les trois quarts de ce qui, nous l'espérons tous, peut former une sorte de cage pour le *Sinsar Dubh* – est en sécurité dans mon sac à dos, glissé à mon épaule.

Des ombres émergent de l'obscurité. Le Haut Seigneur et les deux derniers princes *unseelies*.

Jack et Rainey Lane ne sont pas avec eux.

Cela me déstabiliserait si la Mac qui aime tant ses parents n'avait pas disparu avec les autres parts de moi que j'ai abandonnées auprès du cadavre de Barrons. Barrons est mort. Par ma faute. Je n'ai pas de parents. Pas d'amour. Pas de faiblesse. Il ne reste pas un seul rayon de soleil dans toute mon âme.

J'en suis immensément allégée… et renforcée.

Darroc – je ne l'appellerai plus jamais le Haut Seigneur, ni même le HS, car même l'abréviation de son titre prétentieux exprimerait encore trop de supériorité – a ingéré de la chair *unseelie* à haute dose. Entre lui et moi, l'air bourdonne de puissance contenue. J'aurais du mal à distinguer ce qui vient de lui de ce qui vient de moi. Je me demande ce que pensent ses mignons en le

voyant dévorer leurs frères. Peut-être ce qui représente une abomination aux yeux de la Cour de Lumière n'est-il qu'un vice banal devant la Cour des Ténèbres, un effet secondaire mineur lié à l'état d'*Unseelie*.

Alors qu'il s'approche du cercle de lumière argentée dans lequel je me tiens, ses yeux s'agrandissent imperceptiblement.

Je laisse échapper un rire feutré. Je sais à quoi je ressemble. Je me suis lavée après avoir quitté Barrons et je me suis préparée avec soin. Mon soutien-gorge est dans mon sac à dos. Mes cheveux bouclent librement autour de mon visage. Il m'a fallu du temps pour enlever les taches noires de mes mains. Il n'y a rien sur moi qui ne soit une arme, un atout, un outil pour parvenir à mes fins, y compris mon corps. J'ai appris une ou deux petites choses auprès de Barrons. Le pouvoir rend excitant. Mes reins se cambrent. Mes mains lancent une gracieuse invitation.

Je n'ai pas été détruite par la mort de Barrons. L'alchimie du deuil a forgé un nouveau métal.

J'ai été *transmutée*.

Il n'y a qu'une façon pour moi d'accepter sa mort : la rendre nulle et non avenue.

Ainsi que celle d'Alina, tant que j'y suis.

Tous ceux que j'ai croisés qui savaient quelque chose au sujet du *Sinsar Dubh* sont restés mystérieux. Personne n'a voulu me dire exactement ce qu'il contient. Tout ce que l'on me répétait, c'est qu'il était impératif que je le retrouve, et vite, parce qu'il pouvait servir à empêcher les murs de s'effondrer.

Eh bien, les murs sont par terre, à présent. Il est trop tard.

Si l'on considère que j'ai pourchassé ce Livre avec acharnement pendant des mois, il est surprenant que j'aie si peu réfléchi à son contenu. J'ai avalé tout ce que l'on me disait et j'ai docilement continué à le chercher.

Maintenant, je soupçonne tout le monde d'avoir mis l'accent sur l'urgence de le retrouver pour garder les murs debout, afin que je n'aie pas le temps de penser à d'*autres* usages possibles du *Sinsar Dubh*.

Voilà comment je me suis obstinée à pister cet objet d'une puissance indicible, entourée de gens qui le voulaient pour des raisons qui leur restaient personnelles, sans me dire une seule fois : Eh, minute. Et pour *moi*, à quoi pourrait-il servir ?

Darroc m'expliquait qu'avec le *Sinsar Dubh*, il pourrait ressusciter Alina. Il affirmait le vouloir pour retrouver son état de faë et assouvir sa vengeance.

V'lane affirmait que le Livre noir renfermait tout le savoir du roi *unseelie*, tous ses plus sombres secrets. Il prétendait le rechercher pour le compte de la reine *seelie*, afin qu'elle puisse rendre à son peuple sa gloire perdue et ramener les *Unseelies* dans leur prison. Il suppose qu'il contient des fragments du Chant-qui-forme, égaré par les siens depuis une éternité, et estime que la souveraine pourrait s'en servir pour recréer l'ancienne mélodie. J'ignore ce qu'est exactement le Chant-qui-forme, ou ce qu'il fait, mais il semble qu'il représente la plus puissante magie faë.

C'est Barrons qui m'en a dit le plus. D'après lui, le *Sinsar Dubh* contient des sorts permettant de faire et défaire des mondes. C'est en relation avec ces extraits du Chant. Il a toujours refusé de me révéler pourquoi

il le voulait. Il expliquait qu'il était bibliophile. C'est ça. Et moi, je suis le roi *unseelie*.

Alors que j'étais étendue, tenant le corps de Barrons contre moi, j'avais pour la première fois songé aux utilisations possibles du *Sinsar Dubh* pour un usage personnel.

En particulier à sa capacité de faire et défaire des mondes.

Tout était devenu d'une limpidité de cristal pour moi.

Avec le *Sinsar Dubh*, on pouvait forger un univers doté d'un passé – et d'un avenir – différents.

Et surtout, on pouvait remonter le temps.

Effacer ce que l'on n'aimait pas.

Remplacer ce que l'on ne supportait pas d'avoir perdu, y compris les personnes sans qui l'on ne pouvait pas vivre.

Je m'étais arrachée au corps de Barrons avec un unique but en tête.

Retrouver le *Sinsar Dubh* et ne le rendre à personne. Il serait pour *moi*. J'allais l'étudier. La douleur m'avait donné la puissance d'un laser. Je pouvais tout apprendre. Aucun obstacle ne me résisterait. J'allais reconstruire le monde comme je voulais qu'il soit.

— Allons, dis-je avec un sourire. Venez ici.

Mon visage n'exprime que chaleur, invitation, plaisir de sa présence. La dernière chose à quoi il s'attendait. Il croyait trouver une fille terrorisée, hystérique.

Je ne le suis pas et ne le serai plus jamais.

D'un geste, il indique aux princes de rester en arrière et s'avance vers moi avec nonchalance, mais je décèle dans sa démarche une grâce étudiée. Il se méfie de moi. Il a raison.

Des yeux faës aux reflets cuivrés croisent mon regard. Comment Alina n'a-t-elle pas vu qu'il n'était pas humain, malgré son apparence si réaliste ?

La réponse est simple. Elle l'a vu. Elle l'a compris. C'est pour cela qu'elle lui a menti et a prétendu être une orpheline sans aucune famille. Elle nous a protégés depuis le début. Elle savait qu'il était dangereux, mais elle le désirait tout de même. Elle voulait goûter cette sorte de vie.

Je ne la blâme pas. Nous sommes maudites. Nous *aurions dû* être bannies d'Irlande, pour le bien de tout le monde.

Il me jauge. Je sais qu'il a croisé le corps de Barrons. Il essaie de comprendre ce qui s'est passé, mais il n'a pas envie de le demander. Je soupçonne que rien n'aurait pu le convaincre plus sûrement que le cadavre de Barrons que la MacKayla avec qui il pensait négocier n'est plus là. Son regard descend sur le sol, vers la fine ligne de runes argentées au tracé déchiqueté qui m'encercle, me baignant d'une lumière froide et irréelle. Ses yeux s'agrandissent encore tandis qu'il les parcourt. L'espace d'un bref instant, il semble nerveux.

— Joli travail.

Ses yeux passent plusieurs fois des runes à mon visage.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous ne les reconnaissez pas ? répliquai-je.

Je perçois sa méfiance. Il sait ce que sont ces signes. Moi pas. J'aimerais bien.

Une seconde plus tard, son regard cuivré est vrillé dans le mien et une intense lumière d'un noir bleuté

jaillit de sa main fermée. Je ne l'ai même pas vu chercher l'Objet de Pouvoir dans sa chemise.

— Maintenant, sors de ce cercle, m'ordonne-t-il.

Il n'utilise pas la Voix. Il tient l'Amulette, l'un des quatre Piliers des Ténèbres, un collier aux motifs complexes dans lequel est enchâssée une pierre grosse comme le poing faite d'une matière inconnue. C'est le roi qui forgea ce bijou afin de permettre à sa concubine de modeler la réalité selon ses caprices. L'Amulette renforce les intentions de celles et ceux qui ont un destin à accomplir. Il y a plusieurs mois, j'avais assisté à une vente aux enchères très privée, dans un abri souterrain antiaérien. Là, j'avais vu un vieux Gallois débourser une fortune colossale pour l'acquérir. La compétition avait été rude. Mallucé avait par la suite assassiné le vieillard et emporté le collier avant que Barrons et moi ayons le temps de nous en emparer, mais le vampire à la manque n'avait pu l'utiliser.

Darroc en est capable. Je pense que moi aussi… à condition que je réussisse à le lui prendre.

Je l'ai déjà tenu une fois entre mes mains, et il a réagi. Toutefois, comme c'est le cas de nombreux objets faës, il a acquis avec le temps un certain niveau de conscience. Il a exigé quelque chose de moi – un lien, un serment. Je n'ai pas compris, ou si c'est le cas, je n'ai pas eu envie d'accepter, effrayée par ce que cela pourrait me coûter. J'ai abandonné le Pilier à Darroc lorsque celui-ci, usant de la Voix, m'a contrainte à le lui rendre. C'était avant que je maîtrise la Voix à mon tour. Je n'aurais aucun scrupule à explorer les désirs de l'Amulette, à présent. Aucun prix ne serait trop élevé.

Je perçois la formidable vibration d'un noir bleuté qu'elle irradie, et qui rend presque irrésistibles les ordres de Darroc. La pression est insoutenable. Je suis tentée de quitter le cercle. Je pourrais respirer, manger, dormir, vivre éternellement sans la moindre souffrance, si seulement je sortais de ce cercle.

Je ris.

— *Lance-moi l'Amulette. Tout de suite.*

La Voix a jailli de mes lèvres.

Les princes *unseelies* tournent vivement la tête vers moi. Avec eux, cela est difficile à dire, mais j'ai l'impression qu'ils me trouvent soudain très intéressante.

Un frisson glacial me parcourt l'échine. Il ne reste plus de peur ni de terreur en moi, et cependant ces… créatures… ces froides aberrations contre nature parviennent encore à me déstabiliser. Je ne les ai pas encore regardées droit dans les yeux.

La main de Darroc se crispe sur l'Amulette étincelante.

— *Sors de ce cercle !*

La pression est intenable. Je ne peux l'alléger qu'en obéissant.

— *Lance-moi l'Amulette.*

Il tressaille, lève la main et, dans un grondement, baisse le bras.

Pendant les minutes qui suivent, nous tentons chacun de plier l'autre à notre volonté, jusqu'à ce que nous soyons forcés d'admettre que nous sommes dans une impasse. Ma Voix n'a pas de pouvoir sur lui. Ni l'Amulette ni sa Voix ne peuvent me contraindre.

Nous sommes à égalité. C'est fascinant. Je suis à son niveau ! Quelle créature suis-je devenue ?

Il tourne autour de moi pendant que je pivote sur moi-même, un léger sourire aux lèvres, le regard acéré. Je vibre d'énergie. C'en est presque euphorisant. Je suis chargée de la puissance des runes ainsi que de mon propre pouvoir. Nous nous scrutons mutuellement comme si nous étions en train d'étudier une nouvelle espèce.

Je lui tends la main pour l'inviter à me rejoindre.

Il désigne du regard les signes magiques.

— Je ne suis pas naïf à ce point.

Sa voix est feutrée, mélodieuse. Il est d'une beauté à couper le souffle. Je comprends que ma sœur l'ait désiré. Grand, le teint doré, il rayonne d'un érotisme surnaturel que la malédiction de sa reine, qui l'a rendu mortel, n'a pas éradiqué. La cicatrice sur son visage attire le regard et donne envie de la souligner du bout du doigt dans l'espoir d'en comprendre l'origine.

Impossible de lui demander jusqu'à quel point *exactement* irait sa naïveté, au risque de lui révéler que j'ignore ce que signifient ces runes.

— Qu'est-il arrivé à Barrons ? demande-t-il après quelques instants.

— Je l'ai tué.

En le voyant scruter mon visage, je comprends qu'il tente d'élaborer un scénario expliquant comment Barrons a été mutilé et assassiné. S'il a examiné son corps, il a vu la blessure causée par la lance et sait donc que je détiens celle-ci. Il a compris que je l'ai frappé au moins une fois.

— Pourquoi ?

— Je commençais à me lasser de sa goujaterie.

Je lui décoche un clin d'œil. Il peut bien s'imaginer que je suis folle. Je le suis. Folle à lier. Folle de rage…

— Je ne pensais pas qu'on pouvait le tuer. Les faës le craignaient depuis longtemps.

— Il se trouve qu'il avait un point faible : la lance. C'est pour cela qu'il ne voulait jamais la toucher.

Il enregistre mes paroles. Je sais qu'il est en train d'essayer de comprendre comment une arme faë a pu tuer Jéricho Barrons. Moi aussi, j'aimerais savoir. Est-ce bien la lance qui lui a porté le coup fatal ? Serait-il mort de cette blessure, que Ryodan lui ait ou non tranché la gorge ?

— Et il te l'a tout de même offerte ? Tu crois que je vais avaler ça ?

— Comme vous, il me croyait parfaitement inoffensive. Trop stupide pour qu'il se méfie de moi. L'agneau que l'on mène à l'abattoir, comme il se plaisait à le répéter. Eh bien, le petit agneau a tué le lion. Je lui ai montré qui j'étais, pas vrai ?

Je cligne de nouveau de l'œil.

— J'ai brûlé le cadavre. Il ne reste que des cendres, dit-il en m'observant avec attention.

— Parfait.

— S'il lui restait la moindre chance de ressusciter, c'est maintenant impossible. Les princes ont éparpillé ses cendres dans une centaine de dimensions.

À présent, son regard se fait perçant.

— J'aurais dû y penser moi-même. Merci d'avoir si bien fini le travail.

Mon esprit est entièrement tourné vers le nouveau monde que j'ai l'intention de créer. J'ai déjà dit adieu à celui-ci.

Ses pupilles cuivrées s'étrécissent, étincelantes de mépris.

— Tu n'as pas tué Barrons. Que s'est-il passé ? À quoi joues-tu ?

Je décide de mentir.

— Il m'a trahie.

— De quelle façon ?

— Cela ne vous regarde pas. J'avais mes raisons.

Je le regarde m'observer. Il se demande si mon viol par les princes *unseelies* et mon séjour dans le Hall de Tous les Jours ne m'ont pas fait perdre la tête. Et si je suis devenue assez cinglée pour avoir tué Barrons au simple motif qu'il m'agaçait. En le voyant baisser de nouveau les yeux vers les runes, je comprends qu'il pense que j'ai assez d'énergie pour y arriver.

— Sors de ce cercle. J'ai tes parents. Si tu n'obéis pas, je les tue.

— Je m'en fiche, dis-je en ricanant.

Il ouvre de grands yeux. Il a entendu la vérité dans mes paroles.

Je m'en fiche réellement. Une part essentielle de moi est morte. Je ne la pleure pas. Ceci n'est plus mon monde. Ce qui s'y passe n'a plus d'importance. Dans cette réalité, je suis en sursis. Je vais en reconstruire une autre, même si c'est la dernière chose que je fais.

— Je suis libre, Darroc. Totalement, absolument libre.

Je hausse les épaules et rejette la tête en arrière dans un grand éclat de rire.

Il prend une inspiration saccadée lorsque je prononce son nom d'un ton hilare. Je sais que je viens de lui rappeler ma sœur. Lui a-t-elle un jour dit la même chose ?

Entend-il la joie dans mon rire, comme il l'a autrefois entendue dans le sien ?

D'un pas lourd, les sourcils froncés, il décrit un cercle resserré autour de moi.

— Qu'est-ce qui a changé ? Entre le jour où j'ai enlevé tes parents et aujourd'hui, que t'est-il arrivé ?

— Ce qui m'est arrivé a commencé il y a très longtemps. Vous auriez dû laisser Alina en vie. Je vous ai haï pour ne pas l'avoir fait.

— Et maintenant ?

Je le parcours du regard, de haut en bas.

— Maintenant, c'est différent. Les choses sont différentes. *Nous* sommes différents.

Il observe mes yeux – d'abord l'un, puis l'autre, avant de recommencer rapidement.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'être… amis.

Il répète le mot.

— Amis ?

Je hoche la tête.

Il envisage la possibilité que je sois sincère. Jamais un être humain n'aurait une idée pareille. Les faës ne sont pas comme nous. Malgré le temps qu'ils passent parmi nous, ils sont incapables de percevoir la subtilité des émotions que ressentent les mortels. C'est précisément sur ce point que je table. Lorsque j'ai quitté Barrons, ma seule envie était de rester étendue en attendant Darroc pour faire usage de mes runes et de mon nouvel allié aux eaux noires afin de le tuer dès qu'il arriverait.

J'ai vite chassé cette idée.

Cet ancien faë transformé en humain en sait plus que quiconque sur les cours *seelie* et *unseelie*, ainsi que sur le Livre dont j'ai résolu de m'emparer. Une fois qu'il m'aura livré toutes ses connaissances, je me ferai un plaisir de l'éliminer. J'ai songé à faire équipe avec V'lane – et quand j'aurai pris de Darroc tout ce qu'il me faut, je le ferai peut-être. Après tout, je vais avoir besoin de la quatrième pierre. Seulement, V'lane ne semble pas avoir de profondes connaissances au sujet du Livre, à part quelques anciennes légendes.

Mieux vaut faire le pari que les *Unseelies* sont mieux informés au sujet du Livre noir que le premier lieutenant de la reine *seelie*. Peut-être savent-ils même où trouver la Prophétie. Comme Barrons, Darroc a vu des pages du mystérieux grimoire. J'ai dû admettre que la chasse au *Sinsar Dubh* resterait un passe-temps inutile tant que je n'aurais pas découvert comment le maîtriser. Darroc l'a cherché sans repos. Pourquoi ? Que sait-il que j'ignore ?

Plus vite je lui aurai arraché ses secrets, plus vite j'apprendrai à contenir et à utiliser le *Sinsar Dubh*, plus vite je pourrai cesser de vivre dans cette douloureuse réalité que je détruirai sans hésitation pour la remplacer par *mon* monde. Le bon. Celui où tout connaîtra une fin heureuse.

— Les amis unissent leurs efforts dans un but commun, dit-il.

— Comme rechercher un livre, acquiescé-je.

— Les amis se font confiance. Ils ne se barricadent pas chacun de son côté.

Il baisse les yeux vers le sol.

Les runes proviennent de l'intérieur de moi. Je *suis* mon cercle, mais il ne le sait pas. Je les écarte d'un coup de pied. Je me demande s'il a oublié ma lance. Dopé à l'*Unseelie* comme il l'est, un seul petit coup de lance suffirait à le condamner à la même mort lente et cruelle que celle de Mallucé.

Lorsque j'avance d'un pas, il me parcourt lentement du regard, de la tête aux pieds.

Je lis les pensées qui passent rapidement dans ses yeux et défilent jusqu'à sur moi : *La tuer ? La prendre ? L'assaillir et la ligoter ? Voir à quoi elle peut servir ?* Il en faut beaucoup pour obliger un homme à descendre une jolie femme qu'il n'a pas mise dans son lit. Surtout s'il a apprécié la sœur de celle-ci.

— Les amis ne tentent pas de prendre le contrôle l'un sur l'autre, dis-je en décochant un regard appuyé en direction de l'Amulette.

Il incline la tête et range l'objet sous sa chemise.

Le sourire aux lèvres, je lui tends la main. Avec Barrons, j'ai été à bonne école. *Gardez vos amis proches de vous…*

Darroc prend mes doigts et se penche pour y déposer un baiser léger. La tension entre nous devient palpable. Un geste un peu trop brusque de la part d'un de nous deux, et nous nous jetons l'un sur l'autre pour nous entre-tuer. Nous le savons. Il s'efforce de rester souple. Je me fais languide. Nous sommes deux scorpions retenant leur dard, essayant de s'accoupler. Je ne mérite pas mieux que cela – la punition de le laisser me toucher ainsi. J'ai condamné Barrons à mort.

Extrait de la publication

J'écarte mes lèvres sous les siennes, mais avec réserve, les dents serrées. Je laisse échapper un doux soupir sur sa bouche. Il aime cela.

… et vos ennemis encore plus proches.

Derrière nous, les princes *unseelies* commencent à émettre un léger tintement de cristal noir. Je me souviens de ce son. Je sais ce qu'il annonce. Je serre ma main sur la sienne.

— Pas eux. Plus jamais.

Darroc se tourne alors vers eux et aboie un ordre dans une langue qui heurte mes oreilles.

Ils se volatilisent.

Dès l'instant où je ne vois plus où ils se trouvent, je cherche ma lance, de peur qu'ils fondent sur moi. Elle aussi a disparu.

Les princes *unseelies* ne maîtrisent pas leurs transferts dans le réseau des Miroirs. Darroc m'explique que chaque fois qu'ils s'y essaient, ils jouent gros. La malédiction de Cruce n'a pas fini de semer la pagaille.

Je lui réponds que les pierres ne valent pas mieux, et que quelle que soit la dimension dans laquelle je me trouve, elle tente de les expulser dès qu'elles deviennent visibles, dans un effort pour ramener les pierres bleu-noir couvertes de runes vers les falaises de la glaciale prison *unseelie* dont elles furent extraites.

Je suis surprise qu'il ne sache pas cela, et je le lui dis.

— Tu ne comprends pas à quoi ressemble la vie à la cour *seelie*, MacKayla. Ceux qui détiennent le véritable savoir, les authentiques souvenirs de notre passé, les gardent jalousement. Il y a autant de versions des Jours Anciens et de récits conflictuels sur nos origines qu'il

y a de destinations possibles à partir du Hall de Tous les Jours. Les seuls *Unseelies* que nous avons jamais vus sont ceux que nous avons vaincus le jour où le roi et la reine se battirent, et où le souverain assassina son épouse. Depuis, nous avons bu d'innombrables fois au Chaudron.

Il longe le bord de la falaise avec une souplesse et une grâce surnaturelles. Les faës possèdent la démarche fluide et royale des prédateurs, que leur donne la certitude d'être immortels – ou du moins, de ne pouvoir être tués que très rarement, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Il ne s'est jamais départi de cette arrogance… à moins qu'il l'ait retrouvée grâce à la quantité de chair *unseelie* qu'il a ingérée. Il ne porte pas la tunique pourpre qui m'a tant impressionnée, voilà longtemps. Grand, doté d'une musculature tout en finesse, il est vêtu comme un baroudeur dans une publicité pour Versace, sa longue crinière aux reflets de lune et d'argent rassemblée en catogan. Il est indéniablement très sexy. Auréolé de pouvoir et d'assurance, il me rappelle un peu Barrons.

Je ne demande pas pourquoi ils boivent. Je comprends. Si je trouvais le Chaudron et que je m'y désaltérais, cela effacerait toutes mes souffrances et me permettrait de recommencer une nouvelle vie. D'effacer l'ardoise. Je ne pleurerais pas ce dont je ne me souviens plus. Le fait que les faës boivent suppose qu'à un certain niveau, ils éprouvent des émotions. Sinon de la douleur, du moins un inconfort significatif.

— Dans ce cas, comment allons-nous sortir d'ici ? demandai-je.

Sa réponse me donne le frisson. Une sensation plus puissante, plus incompréhensible que la simple impression de déjà-vu. La manifestation de l'inévitable.

— La Maison blanche.

4

La nuit où les murs se sont effondrés, je me suis terrée dans un beffroi et mon seul but était de survivre jusqu'à l'aube.

Je ne savais même pas si le monde survivrait avec moi.

Je croyais que c'était la nuit la plus longue de ma vie. J'avais tort.

Ceci est la nuit la plus longue de ma vie, alors que je marche aux côtés de mon ennemi, pleurant Jéricho Barrons et me noyant dans ma propre duplicité.

Le temps s'étire à l'infini. Quelques heures en contiennent un millier. Je compte en silence de un à soixante, indéfiniment, pour faire passer les minutes que je traverse, en me disant que si j'en mets assez entre moi et la mort de Barrons, les angles de la douleur s'émousseront, et que je serai capable de respirer sans recevoir chaque fois un coup de poignard en plein cœur.

Nous ne nous arrêtons pas pour manger ou dormir. Mon compagnon transporte de la chair *unseelie* dans un sac. De temps en temps, il en mâchonne tout en cheminant, ce qui lui permet de résister plus longtemps que moi. À un moment ou à un autre, je vais être obligée

de prendre un peu de repos. L'idée de sombrer dans l'inconscience en sa présence ne me plaît guère.

J'ai dans mon arsenal des armes que je n'ai pas testées sur lui. Il en dissimule aussi, je n'en doute pas. Nous avons signé une trêve mais nous marchons sur des œufs avec des bottes de combat.

— Où est le roi *unseelie* ? demandé-je dans l'espoir qu'une distraction fera passer les minutes plus vite. C'est son Livre qui se promène en liberté. Il paraît qu'il veut qu'il soit détruit. Pourquoi ne s'en occupe-t-il pas lui-même ?

Tant que j'y suis, autant lancer une reconnaissance en territoire *unseelie* pour pêcher toutes les informations utiles que je pourrai y trouver. Jusqu'à ce que j'aie une idée de la puissance de Darroc et que je comprenne mieux ce qu'il y a dans mon lac sombre et brillant, je devrai faire preuve de subtilité. Éviter tout acte irréfléchi qui pourrait faire échouer ma mission. La résurrection de Barrons en dépend.

Darroc hausse les épaules.

— Voilà longtemps qu'il a disparu. Certains disent qu'il est trop fou pour s'en préoccuper. D'autres le croient incapable de quitter la geôle *unseelie* et pensent qu'il gît dans une tombe de glace noire, frappé d'un sommeil éternel. D'autres encore affirment qu'il n'est jamais allé dans la prison et que le seul lien qu'il reconnaisse, ce soit ses regrets après la mort de sa concubine.

— Ce qui suppose qu'il éprouve de l'amour. Les faës ne le peuvent pas.

— C'est discutable. Je me reconnais en toi et je trouve cela… attirant. Cela atténue ma solitude.

Traduction : je sers de miroir aux faës qui aiment y contempler leur reflet.

— Un faë peut-il désirer cela – être moins seul ?

— Peu des nôtres supportent la solitude. Certains font le postulat que l'énergie projetée dans un tempérament qui ne parvient pas à la réfléchir ou à la renvoyer est dissipée jusqu'à ce que plus rien n'en reste. Peut-être est-ce une faiblesse.

— Comme d'applaudir pour la Fée Clochette, ironisé-je. Un miroir. Une confirmation.

Il me jette un regard noir.

— C'est de cela que sont faits les faës ? d'énergie ?

Il me lance un nouveau coup d'œil qui me rappelle V'lane. Je sais qu'il ne discutera jamais de quoi sont faits les faës avec moi, ni avec n'importe quel être humain. Son complexe de supériorité n'a en rien été diminué par son statut provisoire de mortel. Au contraire, je le soupçonne d'avoir pris de l'ampleur. Maintenant, Darroc a fait l'expérience des deux états. Cela lui donne un avantage tactique sur les autres faës. Il comprend ce qui nous motive et cela le rend d'autant plus dangereux. Je mets de côté cette réflexion sur l'énergie pour y songer plus tard. Le fer affecte les faës. Pourquoi ? Sont-ils constitués d'une sorte d'énergie qui pourrait être « court-circuitée » ?

— Vous admettez avoir des faiblesses ? insistai-je.

— Nous ne sommes pas parfaits. Quel dieu l'est ? Regardez le vôtre. D'après vos mythes, il a été tellement déçu par sa première tentative de création de votre race qu'il a recommencé. Nous, au moins, avons mis nos erreurs en prison. Votre Dieu a laissé les siennes se promener en liberté. Vos mythes de création n'ont

que quelques milliers d'années mais ils sont bien plus absurdes que les nôtres. Et cependant, tu t'étonnes que nous ayons oublié nos origines, qui remontent à un million d'années ou plus.

Tout en parlant, nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre. Nous nous en apercevons en même temps. Nous nous écartons aussitôt et retrouvons assez de distance pour voir venir une attaque. Une partie de moi trouve cela amusant.

Les princes n'ont pas encore réapparu. J'en suis soulagée. Même s'ils n'exercent plus aucune séduction sensuelle sur moi, leur présence est profondément déstabilisante. Ils me donnent la bizarre impression d'être en deux dimensions, de manquer de quelque chose d'essentiel, d'être coupable, trahie d'une façon que je ne comprends pas et ne veux pas comprendre. J'ignore si je ressens cela parce que j'ai été un jour sous eux, brutalement dépouillée de ma conscience de moi-même, ou parce qu'ils représentent un anathème absolu pour tout être humain. Je me demande si la matière dont ils furent fabriqués par le roi *unseelie* est si effroyable, si étrangère à ce que nous sommes, qu'ils représentent à nos yeux l'équivalent d'un trou noir psychique. Leur indicible beauté ne fait qu'ajouter à l'horreur. Leur séduction est l'horizon d'un trou noir, le point de non-retour. Je frémis.

Je me souviens.

Je n'oublierai jamais. Trois d'entre eux, et un invisible quatrième, bougeant au-dessus de moi. En moi.

Parce que Darroc l'avait ordonné. Cela non plus, je ne l'oublierai jamais.

Je croyais que ce viol était insupportable, que cela avait creusé de profondes failles en moi, modifié ma

constitution naturelle. Je ne savais rien de la douleur ni de la transformation. Maintenant, je sais.

Nous quittons la forêt et le sol commence à descendre doucement. Guidés par la clarté lunaire, nous traversons une sombre prairie.

J'interromps pour l'instant ma pêche aux informations. J'ai la gorge irritée par les cris et le simple fait de mettre un pied devant l'autre en conservant une expression impassible absorbe toute mon énergie. J'erre dans un enfer sans fin, au milieu de l'interminable nuit qui précède l'aube.

Un millier de fois, je rejoue la scène sur la falaise en imaginant une issue différente.

L'herbe épaisse et les minces joncs à tige plate bruissent autour de ma taille et viennent se frotter sous mes seins. S'il y a des animaux dans les épais buissons, ils se tiennent à distance. Si j'étais une bête, moi aussi je resterais loin de nous. La température se fait plus douce. L'air se réchauffe dans les senteurs exotiques du jasmin et du chèvrefeuille qui s'épanouissent la nuit.

De manière aussi abrupte que le crépuscule est tombé, l'aube se lève. Le ciel noir est soudain rose, puis bleu. En trois secondes, il fait jour.

J'ai survécu à cette nuit. Je prends une respiration prudente, mesurée.

Quand ma sœur a été tuée, j'ai découvert que la lumière du jour exerçait un inexplicable effet lénifiant sur le chagrin. Je ne saurais dire pourquoi. Peut-être n'est-ce que pour nous rendre assez d'énergie pour survivre à la prochaine nuit de solitude et de désespoir.

Je ne m'aperçois que nous sommes sur une haute plaine qu'à l'instant où nous parvenons au bord du pla-

teau. Je considère avec stupéfaction la vallée abrupte qui plonge devant moi.

De l'autre côté, *elle* s'élève d'un promontoire aux allures de vague gigantesque. S'élance vers le ciel. S'étend dans toutes les directions, à perte de vue.

La Maison blanche.

Une fois de plus, je suis saisie par l'étrange impression qu'inévitablement, d'une façon ou d'une autre, la vie m'amènerait ici, et que dans n'importe quelle réalité, j'aurais fait les mêmes choix que ceux qui m'ont guidée jusqu'à sa porte.

La demeure de la concubine tant aimée, pour qui le roi *unseelie* a tué la reine *seelie,* est si vaste que c'en est inconcevable. Je tourne la tête d'un côté à l'autre, de haut en bas, en tentant de l'embrasser d'un seul regard. On ne peut espérer la contempler dans sa totalité qu'à des kilomètres de distance, comme nous le sommes à présent. Est-ce ici que Barrons voulait m'amener ? Et si oui, pourquoi ? Ryodan a-t-il menti lorsqu'il m'a dit, quand il m'a trouvée sur le rebord de la falaise, que le chemin pour rentrer à Dublin passait par un OFI – une ornière faë interdimensionnelle, comme j'appelle les fragments de réalité faë qui transpercent notre monde –, maintenant que les murs se sont écroulés ?

La Maison est en albâtre. Dans les rayons du soleil, elle brille si vivement que je dois plisser les yeux. Le ciel au-dessus de la Maison – dans mon esprit, le M majuscule s'impose car elle est bien plus qu'une simple maison – est d'un bleu profond, étincelant, qui n'existe qu'en Faëry. Jamais on ne verra cette nuance dans le monde des humains. Certaines couleurs, ici, possèdent une dimension. Elles sont faites d'une

myriade de nuances subtiles, si séduisantes que l'œil pourrait s'y attarder indéfiniment. Ce ciel est presque aussi addictif que le sol doré du Hall de Tous les Jours.

Je m'oblige à baisser les yeux vers la Maison blanche. J'explore ses contours, des fondations aux toits, des terrasses aux donjons, des jardins aux fontaines et aux tourelles… Tel un anneau de Moebius fait de structures superposées sur un paysage à la Escher, elle se retourne sur elle-même ici et là, en une ligne continue que rien ne vient briser, toujours changeant, se déployant sans cesse. Ce spectacle est une épreuve pour le regard et un défi pour l'esprit. Cependant, j'ai déjà vu les faës sous leur véritable apparence. Je trouve cela… apaisant. Au fond de mon cœur si noir, je ressens quelque chose. Je ne comprends pas comment quoi que ce soit peut encore en jaillir, mais c'est pourtant le cas. Ce n'est pas un ressenti très intense – juste l'écho d'une émotion. Faible, mais indéniable.

Darroc m'observe. Je feins de ne rien remarquer.

— Ta race n'a jamais rien bâti d'une telle beauté, d'une telle complexité, d'une telle perfection, déclare-t-il.

— Pas plus qu'elle n'a créé le *Sinsar Dubh*, répliqué-je, un peu évasive.

— Les petites créatures réalisent de petites choses.

— Et l'ego des grandes est si volumineux qu'elles ne voient pas venir les petites, murmuré-je.

Comme les pièges, mais cela, je ne le dis pas.

Il le devine. Il éclate de rire et répond :

— Je me souviendrai de l'avertissement, MacKayla.

Darroc m'explique qu'après avoir déniché les deux premiers Miroirs dans une vente aux enchères de

Extrait de la publication

Londres, il a dû apprendre à les utiliser. Il lui a d'abord fallu des dizaines de tentatives pour établir un lien stable entre les royaumes faës, puis, une fois dans le réseau des Miroirs, encore des mois pour trouver le chemin de la prison *unseelie*.

Sa voix vibre de fierté lorsqu'il évoque ses épreuves et ses triomphes. Privé de son essence faë, il n'a pas seulement survécu contre toutes les attentes des siens, il a atteint le but qu'il s'était fixé en tant que faë, celui-là même pour lequel il a été banni. Il se sent plus fort que ses frères.

Je l'écoute, analysant tout ce qu'il me dit, cherchant la faille dans son armure. Je savais déjà que les faës éprouvaient des « émotions » telles que l'arrogance, la supériorité, la raillerie et la condescendance. En l'entendant, j'ajoute à cette liste la fierté, l'esprit de vengeance, l'impatience, la vantardise et l'ironie.

Voilà un moment que nous discutons de tout et de rien, tout en nous surveillant du coin de l'œil. Je lui ai parlé de mon enfance à Ashford, de mes premières impressions de Dublin et de mon amour pour les voitures rapides. Il m'a donné plus de détails sur sa disgrâce, sur ce qu'il a commis, sur ses motifs. Nous faisons assaut de confidences banales qui ne révèlent rien et n'ont d'autre but que de désarmer l'autre.

Alors que nous traversons la vallée, je demande :

— Pourquoi nous rendre à la prison *unseelie* ? Pourquoi pas à la cour *seelie* ?

— Pour donner à Aoibheal l'occasion de m'éliminer définitivement ? La prochaine fois que je croise cette garce, je l'assassine.

Est-ce dans ce but qu'il m'a pris ma lance ? Pour tuer la reine ? Il a pu s'en emparer sans que je m'en aperçoive, exactement comme V'lane. Comment est-ce possible ? Il n'est plus faë. A-t-il mangé tant de chair *unseelie* qu'il est maintenant un mutant aux capacités imprévisibles ? Je me souviens du jour où, dans l'église, captive des princes *unseelies*, j'ai retourné la lance vers moi avant de l'envoyer au loin. Elle a heurté le pied d'une vasque et l'eau bénite a projeté des éclaboussures dans un sifflement de vapeur. Comment s'y est-il pris, alors, pour m'obliger à la lancer ? Comment me l'a-t-il subtilisée, tout à l'heure ?

Je jette de nouveau mes filets.

— La reine est-elle à la cour *seelie*, en ce moment ?

— Que veux-tu que j'en sache ? On m'a chassé. Même si je trouvais une façon de revenir, le premier *Seelie* m'abattrait à vue.

— N'avez-vous pas des alliés à la cour de Lumière ? V'lane n'est-il pas votre ami ?

Il émet un reniflement de dédain.

— Nous avons siégé ensemble au Haut Conseil. Bien qu'il clame haut et fort la suprématie faë et en appelle au jour où nous foulerons de nouveau la Terre, libérés du joug de l'odieux Pacte qui nous lie – *nous*, comme si les humains pouvaient gouverner leurs dieux ! – lorsqu'il s'agit de passer à l'action, V'lane est le toutou d'Aoibheal et l'a toujours été. À présent que je suis un mortel aux yeux de mes chers frères, ceux-ci me méprisent.

— Je croyais que vous aviez dit qu'ils vous vénéraient comme un héros pour avoir fait tomber les murs et les avoir libérés ?

Extrait de la publication

Il plisse les yeux.

— J'ai dit qu'ils le feraient. Bientôt, je serai acclamé comme le sauveur de notre race.

— Donc, vous êtes allé à la prison *unseelie*. C'était risqué.

Je le provoque pour l'inciter à poursuivre la discussion. Tant qu'il parle, je peux me concentrer sur ses mots et sur mon but. Le silence n'est pas d'or, il est mortel. C'est un vide peuplé de spectres.

— J'avais besoin des Traqueurs. En tant que faë, je pouvais les invoquer. En tant que mortel, il m'a fallu les rechercher physiquement.

— Je suis surprise qu'ils ne vous aient pas tué immédiatement.

Les Traqueurs haïssent les humains. Ces démons ailés à la peau noire n'ont d'amour que pour eux-mêmes.

— Donner la mort ne leur suffit pas. C'est trop définitif.

Un souvenir passe dans son regard. Je comprends que lorsqu'il les a trouvés, ce qu'ils lui ont infligé l'a fait hurler pendant longtemps.

— Ils ont accepté de m'aider si je les libérais une fois pour toutes. Ils m'ont appris à manger de l'*Unseelie*. Après avoir localisé dans les murs de la prison les failles par lesquelles des *Unseelies* s'étaient échappés, je les ai comblées.

— Pour devenir le seul qui compte.

Il hoche la tête.

— Si mes frères noirs devaient recouvrer leur liberté, il faudrait qu'ils m'en remercient. Après avoir découvert comment relier les Miroirs entre eux, j'ai créé un passage vers Dublin, par la Maison blanche.

— Pourquoi ici ?

— De tous les plans que j'ai explorés, celui-ci reste le plus stable, à l'exception de quelques petits… inconvénients. Il semble que la malédiction de Cruce ait eu peu d'effets sur ce royaume, à part fragmenter des dimensions que l'on peut facilement éviter.

Je les appelle des OFI, mais je ne le lui dis pas. Cela faisait sourire Barrons. Il n'y a pas grand-chose qui fasse sourire Barrons…

Je pensais avoir le contrôle sur moi-même, m'être dépouillée de toutes mes faiblesses. Je croyais que si je m'engageais totalement dans ma mission, rien ne pourrait m'affecter. La pensée de Barrons en train de sourire entraîne d'autres idées.

Barrons nu.

En train de danser.

Rejetant en arrière son beau visage brun.

Éclatant de rire.

L'image ne flotte pas doucement dans mon esprit, à la manière des rêves, comme je l'ai vu dans certains films. Elle pénètre sous mon crâne avec la force d'un missile nucléaire, explose dans mon cerveau en détails vivaces, tandis qu'un nuage de douleur radioactif me fait suffoquer.

J'en ai le souffle coupé. Je ferme les paupières.

Avec sa peau si mate, son sourire révèle des dents d'un blanc éclatant. *On me frappe, je tombe mais je me relève. Jamais on ne m'obligera à rester à terre.*

Je manque de trébucher.

Il ne s'est pas relevé, le traître ! Il est resté à terre.

Avec ma lance dans le dos. Comment suis-je censée continuer, jour après jour, s'il n'est pas là pour

m'aider ? Je ne sais pas quoi faire, ni prendre de décisions.

Je ne peux pas survivre à une telle perte. Mon pied bute, je tombe sur un genou. J'enfouis ma tête entre mes mains.

Darroc est soudain à mes côtés. Il m'aide à me relever. Ses bras sont autour de moi.

Je rouvre les yeux.

Il est si près de moi que je peux voir des étincelles d'or danser dans ses pupilles cuivrées. Il y a de petites rides aux coins de ses yeux. D'autres aux commissures de ses lèvres. A-t-il donc ri si souvent, lorsqu'il était mortel ? Je serre les poings.

D'un geste très doux, il écarte mes cheveux de mon visage.

— Que s'est-il passé ?

Ni l'image, ni la douleur n'ont quitté mon esprit. Je ne peux pas fonctionner dans cet état. Il s'en faut de peu que je tombe à genoux en hurlant de rage et de chagrin, envoyant ma mission au diable. Darroc verra ma faiblesse et me tuera… ou pire. Il faut que je survive, d'une façon ou d'une autre. Je n'ai aucune idée du temps qu'il me faudra pour trouver le Livre et apprendre à m'en servir. Je passe ma langue sur ma bouche.

— Embrassez-moi, dis-je. Pas la peine d'être tendre.

Il pince les lèvres.

— Je ne suis pas si naïf, MacKayla.

— Allez-y ! insistai-je dans un grondement.

Je le regarde soupeser cette idée. Nous sommes deux scorpions. Il est sceptique. Et fasciné.

Lorsqu'il s'exécute enfin, Barrons disparaît de mes pensées. La douleur s'estompe.

Sur les lèvres de mon ennemi, l'amant de ma sœur, le meurtrier de ma sœur, je goûte la punition que j'ai méritée. L'oubli.

Je suis de nouveau froide et forte.

Toute ma vie, j'ai rêvé de maisons. Il y a dans mon subconscient une ville entière où je ne peux me rendre qu'en dormant. Seulement, je ne maîtrise pas plus mes visites nocturnes que je ne peux éviter mes rêves du Lieu glacé. Parfois on m'accorde le passage, et parfois non. Certaines nuits, les portes s'ouvrent facilement, tandis que d'autres, je reste sur le seuil car on m'a refusé l'entrée, et je songe avec nostalgie aux merveilles qui se cachent de l'autre côté.

Je ne comprends pas les gens qui disent qu'ils ne peuvent pas se souvenir de leurs rêves. À l'exception de ceux du Lieu glacé, que j'ai appris voilà longtemps à ignorer, je me rappelle tous les autres. À mon réveil le matin, leurs lambeaux flottent encore dans mon esprit, et je peux soit sauter du lit et les oublier, soit en rassembler les fragments épars pour les examiner.

J'ai lu quelque part que les rêves de maisons nous parlent de notre âme. Dans ces résidences de notre psyché, nous abritons nos secrets et nos désirs les plus intimes. Peut-être est-ce pour cela que certaines personnes ne s'en souviennent pas. Elles ne le veulent pas. Une camarade de lycée m'a dit un jour qu'elle aussi rêvait de maisons, mais que celles-ci étaient toujours plongées dans l'obscurité et qu'elle ne trouvait jamais l'interrupteur. Elle détestait ces rêves. Cette fille n'était pas une lumière.

Mes maisons sont sans fin, emplies de soleil et de musique, de jardins et de fontaines. Et pour une raison que j'ignore, elles sont toujours pleines de lits. De grands lits. Il y en a bien plus que nécessaire dans n'importe quelle habitation. J'ignore ce que cela veut dire mais cela pourrait signifier, me semble-t-il, que je pense souvent au sexe.

Au fil des années, j'ai commencé à soupçonner que toutes les maisons dont j'avais rêvé n'étaient que des ailes d'une seule et même vaste demeure.

Aujourd'hui, j'en ai la confirmation.

Pourquoi ai-je rêvé de la Maison blanche toutes ces années ?

Comment ai-je seulement pu savoir qu'elle existait ?

À présent que j'ai de toute façon passé les limites, je peux bien l'admettre : toute ma vie, j'ai secrètement eu peur d'être, derrière mes apparences de fille hyper stylée, légèrement… comment dire… psychotique.

Ne sous-estimez jamais une bimbo bien sapée.

Les vrais penseurs ne sont pas les mieux habillés. Se maintenir au top de la mode, trouver les bons accessoires, soigner sa présentation, tout cela prend du temps. Cela demande une énorme somme d'efforts, d'énergie et de disponibilité mentale d'être en permanence de bonne humeur et vêtue avec soin. Quand vous croisez quelqu'un comme cela, vous pouvez vous demander ce qu'il fuit.

Dès le lycée, j'ai commencé à me douter que j'étais bipolaire. Par moments, sans raison aucune, je me sentais d'humeur franchement… comment dire… *homicide* est le seul mot qui convienne. J'ai appris que plus

j'avais d'occupations, moins j'avais de risques de ressentir cela.

Je me demande parfois si avant ma naissance, quelqu'un m'a montré le script de ma vie, ou m'en a donné les grandes lignes. C'est du déjà-vu, dans ce qu'il y a de pire. Je refuse de croire que j'aie pu passer une audition pour ce rôle.

Tout en regardant la Maison blanche, je me dis que je sais à quoi ressemblent certaines parties – bien que je sois consciente que cela est impossible – et je me demande si je ne suis pas bonne pour l'asile, et si rien de tout ceci n'est en train d'arriver, pour la simple raison que je suis effectivement enfermée quelque part dans une cellule capitonnée, en proie à des hallucinations. Eh bien, si c'est le cas, j'espère qu'ils vont bientôt me donner d'autres tranquillisants, parce que ceux que j'ai en ce moment ne sont pas très efficaces.

Je ne veux pas rentrer là-dedans.

Je veux y rentrer et ne jamais en sortir.

Plus contradictoire que moi, il n'y a pas.

La Maison a de nombreuses entrées, à travers des jardins soigneusement entretenus.

Darroc et moi passons par l'un d'entre eux. C'est si beau que j'en ai presque mal aux yeux. Des allées pavées d'or scintillant serpentent entre des buissons exotiques et parfumés ou contournent des bosquets de grands arbres au feuillage argenté. D'extraordinaires bancs de nacre permettent de s'abriter du soleil sous des frondaisons légères, et des méridiennes tendues de soie sont disposées sous des dais d'organdi flottant dans le vent. Des fleurs ploient et se balancent, bercées par une brise légère, parfaite, offrant le degré idéal

d'hygrométrie – ni trop chaude ni trop moite, mais tiède et humide, comme le sexe peut l'être.

J'ai rêvé d'un jardin comme celui-ci, à quelques menus détails près.

Nous passons devant une fontaine dont jaillissent vers le firmament des arcs-en-ciel d'eau doucement irisée. Autour de celle-ci, il y a des milliers de fleurs de toutes les nuances de jaune les plus extraordinaires – des boutons d'or veloutés et des tulipes aux reflets de cire, des lis à la matité crémeuse et des espèces inconnues dans notre monde. Un instant, je songe à Alina, parce qu'elle adore le jaune, mais comme ce souvenir à la puanteur de mort en amène d'autres, j'oublie la beauté de cette fontaine et me concentre sur la voix et le visage détestés de mon compagnon.

Il commence à me donner des instructions. Il m'explique que nous devons chercher une pièce contenant un miroir au cadre doré, orné de motifs complexes, d'environ trois mètres de haut par un mètre cinquante de large. La dernière fois qu'il y est entré, elle ne comportait aucun meuble à l'exception de la glace. Le couloir qui donnait sur cette chambre était clair, ouvert, avec un sol de marbre blanc d'un seul tenant. Ses murs étaient également blancs, et ornés de fresques lumineuses entre de hautes fenêtres.

Il m'enjoint à focaliser mon attention sur les sols de marbre blanc, car seules deux ailes de la Maison en sont dotées – du moins était-ce le cas la dernière fois qu'il y est venu. Dans les autres parties, les sols sont d'or, de bronze, d'argent, irisé, rose, vert menthe, jaune, lavande et divers tons pastel. On trouve parfois une aile

au sol pourpre. Si je vois un sol noir, je dois immédiatement faire demi-tour.

Nous pénétrons dans un hall circulaire dont le dôme de verre laisse passer la lumière du jour. Les murs et le sol, d'une matière translucide argentée, reflètent le ciel avec des détails si précis que, lorsqu'un nuage aux vapeurs blanches passe au-dessus de nous, j'ai l'impression de le traverser. Quelle admirable idée ! Une pièce en plein ciel. Est-ce la concubine qui l'a conçue ? Ou bien le roi *unseelie* pour elle ? L'être qui a créé ces horreurs que sont les *Unseelies* aurait-il été capable d'inventer tant de merveilles ? Les rayons du soleil m'enveloppent, tombant du ciel et rebondissant des murs et du sol vers moi.

Mac 1.0 aurait allumé son iPod et serait restée allongée ici pendant des heures.

Mac 5.0 frissonne. Tout ce soleil est impuissant à réchauffer les parts d'elle-même qui sont mortes.

Je m'aperçois que j'ai oublié mon ennemi. Je me tourne de nouveau vers lui.

— En supposant, est-il en train d'ajouter, que la pièce que nous cherchons ouvre toujours sur l'un de ces couloirs dallés de marbre blanc.

Voilà qui attire mon attention.

— *En supposant* ? répétai-je.

— La Maison se modifie sans cesse. C'est l'un des inconvénients que j'ai mentionnés.

— Mais vous avez un problème, vous les fées, à la fin ! m'emportai-je. Pourquoi faut-il que tout se transforme ? Pourquoi les choses ne peuvent-elles pas rester comme elles sont ? Pourquoi une maison ne peut-elle pas être une maison normale, ou un livre, un

livre normal ? Pourquoi faut-il que tout soit si compliqué ?

Je veux rentrer à Dublin *tout de suite*, mettre la main sur le Livre, trouver ce qui doit être fait et quitter cette fichue réalité !

Il ne répond pas, mais en ce qui me concerne, c'est inutile. Si un faë me demandait pour quelle raison une pomme finit par pourrir ou un humain par mourir, je hausserais les épaules et répondrais que c'est la nature qui le veut.

La transformation est dans la nature faë. Les faës sont sans cesse en train de devenir autre chose. C'est un point crucial, à ne jamais oublier lorsque l'on a affaire à quoi que ce soit de faë, comme je l'ai appris des Ombres. À ce propos, je me demande jusqu'où celle-ci ont évolué depuis la dernière fois que j'en ai vu…

— Parfois, poursuit Darroc, la Maison se réorganise en profondeur mais la plupart du temps, elle modifie seulement quelques détails. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois de devoir chercher une pièce pendant des jours avant de la trouver. En général, c'est beaucoup plus rapide.

Des jours ? Je tourne brusquement la tête vers lui pour le regarder. Je pourrais rester coincée avec lui aussi longtemps ?

Plus vite nous nous y mettrons, mieux cela vaudra !

Une dizaine de couloirs donnent sur le hall, certains bien éclairés, d'autres plongés dans une apaisante lueur tamisée. Rien n'est effrayant. La Maison baigne dans une atmosphère de paix et de bien-être. C'est malgré tout un immense labyrinthe, aussi j'attends que mon compagnon prenne une direction. Bien que j'aie souvent

rêvé de cet endroit, je ne suis jamais venue dans ce hall. Je soupçonne la Maison d'être si vaste que tous les rêves d'une vie humaine ne suffiraient pas à l'explorer dans sa totalité.

— Il y a plusieurs pièces dans cet endroit qui abritent des Miroirs. Celle que nous recherchons n'en a qu'un.

Il me décoche un regard acéré.

— Évite les autres glaces si tu en croises sur ton chemin. Ne regarde pas leur reflet. Je n'essaie pas de te priver de connaissances mais de te protéger.

C'est ça. Et moi, je suis la reine *seelie*.

— À vous entendre, on dirait que nous allons nous séparer ?

Je suis surprise. Après tout le mal qu'il s'est donné pour me garder près de lui, il me laisse partir ? Ai-je donc été si convaincante ? Ou bien garde-t-il dans sa manche un atout dont je ne sais rien ?

— Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre du temps ici. Plus longtemps je m'attarderai, plus il y aura de risques que quelqu'un d'autre trouve mon Livre.

— *Mon* Livre, rectifié-je.

Il éclate de rire.

— *Notre* Livre.

Je ne réponds pas. C'est mon Livre. Darroc sera mort dès l'instant où je l'aurai trouvé et où j'aurai compris comment m'en servir… voire plus tôt s'il ne m'est plus d'aucune utilité.

Il s'adosse au mur en croisant ses bras sur son torse. Dans cette pièce en plein ciel, on dirait un ange doré appuyé contre un nuage.

— Nous pouvons tous les deux avoir ce que nous voulons, MacKayla. Si nous faisons alliance, toi et moi,

nous n'aurons pas de limite. Rien ni personne ne pourra nous arrêter. En es-tu consciente ?

— Je veux pouvoir l'utiliser la première.

Et lorsque j'aurai fini, Darroc n'existera plus et ne pourra plus s'en servir. Non, minute. Cesser d'exister serait encore une mort trop douce pour lui.

Je vais l'*assassiner*.

— Nous aurons tout le temps de décider qui l'aura le premier et ce qu'il en fera, mais pour l'instant, sommes-nous amis, oui ou non ?

L'envie me brûle la langue de me moquer de lui, de lui répondre que les mots ne veulent rien dire. Pourquoi me pose-t-il des questions absurdes ? Il est si facile de lui mentir ! C'est plutôt mes actes qu'il devrait juger, mais je n'ai pas de conseils à donner à mon ennemi.

— Nous sommes amis, dis-je sans hésiter.

D'un geste, il m'ordonne de prendre le premier couloir sur ma droite, avec un sol rose foncé, tandis qu'il s'engage dans le premier sur sa gauche, aux sombres lueurs de bronze.

— Que dois-je faire si je le trouve ? demandai-je.

Après tout, nous n'avons pas de portables avec nos numéros mémorisés sous des codes à l'humour subtilement décalé…

— Je t'ai marquée à la base du crâne. Appuie dessus avec ton doigt et appelle-moi.

Il s'est déjà détourné pour s'engager dans le couloir. J'émets un sifflement agacé dans son dos. Un jour viendra, et vite, où j'ôterai sa marque, en me scalpant s'il le faut. Je le ferais bien maintenant, mais je ne veux pas prendre le risque d'abîmer celle de Barrons. C'est

tout ce qui me reste de lui. Ses mains se sont posées ici, douces et possessives.

Un sourire dans la voix, Darroc m'avertit :

— Si tu trouves le Miroir et rentres à Dublin sans moi, je te pourchasserai.

— Autant pour vous, Darroc, réponds-je sur le même ton gentiment sévère. N'envisagez pas un instant de partir sans moi. Je ne vous ai peut-être pas marqué mais je vous trouverai. Je vous trouverai *toujours*.

Je suis très sérieuse. Le chasseur est maintenant la proie. Je l'ai à présent dans mon viseur et je vais l'y garder. Jusqu'à ce que je décide d'appuyer sur la gâchette. Je ne fuirai plus. Devant rien ni personne.

Il fait halte et me jette un regard par-dessus son épaule. Les petites étincelles d'or dans ses iris brillent d'un éclat plus vif, puis il prend une profonde inspiration.

Si je connais aussi bien les faës que je le pense, je viens de l'exciter.

Je plaque la dernière édition de ma feuille de chou contre le lampadaire et je le cloue. Je leur dis ce qui va marcher pour moi, mais pas le reste. Quelquefois, faut savoir mentir.

J'enfourne une barre de céréales dans ma bouche et, en mode supersonique, je me rends jusqu'au réverbère suivant. Je sais que les gens lisent mes dazibaos. J'ai vu le résultat. Deux *sidhe-seers* ont déjà quitté l'Abbaye. Je reprends le flambeau là où Mac l'a laissé – je fiche un maximum le souk et je me fiche éperdument de Ro, avec ses règlements à la noix, tout en lui jouant du pipeau.

97 jours ACM

Dani « Mega » O'Malley abat un Traqueur !!!

Tous les détails dans le DD,
votre seule source d'information
à Dublin et dans sa région !

C'est un jour de fête pour les *sidhe-seers* ! On l'a fait ! On en a eu un !!!

Cela nous a pris toute la nuit, mais Jayne et les Gardiens ont finalement attrapé une de ces saloperies volantes ! Ils lui ont envoyé tellement de fer qu'elle s'est crashée dans la rue. J'ai poignardé cette p… de saleté dans le cœur avec l'Épée de Lumière ! C'était un sacré spectacle, vous auriez dû voir ça ! Le truc a pissé un sang noir sur l'épée, jusqu'à la garde, et pendant un instant, j'ai eu peur que ça la casse ou que ça l'abîme, mais elle est de nouveau en bon état, alors dites à Ro de ne pas en faire tout un binz.

Appel aux armes, les filles ! Sortez de cette p… d'Abbaye et battez-vous, nom de nom ! Fini les sorties de reconnaissance ! Ça rime avec vacances, mes vieilles ! ON N'AVANCE PAS ! Bougez-vous le c… ! Vous POUVEZ faire quelque

chose ! Ramenez-vous au château de Dublin. C'est le nouveau QG des nouveaux *gardai*, et ils sont super cool. Ils disent que toutes les *sidhe-seers* sont les bienvenues. Surtout les **célibataires** !

Va falloir repeupler Dublin, les filles. Ça va pas se faire tout seul. Il y a des tas de héros dans les rues, en train de risquer leur peau pour casser du faë. C'est le moment de vous caser !

VENEZ CE SOIR !
CHÂTEAU DE DUBLIN !
VINGT HEURES !
ENGAGEZ-VOUS !

PS : Mac est désolée de ne pas être des nôtres. Elle est retenue ailleurs mais elle sera de retour TRÈS bientôt.

Deux snacks et une ration de protéines plus tard, j'ai bouclé mon parcours et je fonce en direction de mon endroit favori. J'ai maintenant quelques heures devant moi. Je vais les passer à rôder autour de Chez Chester et à tailler en pièces tout ce que je croiserai dans un rayon de dix rues alentour.

Je descends la chaussée d'un pas assuré.

Ry-O et ses hommes sont là, en tout cas, il me semble. Je ne les ai pas vus depuis un bail, mais je ne perds pas l'espoir. Ils me gonflent un max, ceux-là. Ils m'ont *menacée*.

Personne ne menace la Mega.

Je ricane. Un rade ne vaut rien si les clients ne peuvent pas y entrer. Je ne vais pas pouvoir les en empêcher toute la nuit, parce que je chasse avec les Gardiens et que j'abats tout ce qu'ils prennent, mais je fais assez de dégâts pendant le jour. Jayne m'a surprise un après-midi et m'a dit qu'ils me tueraient pour ça. Il a entendu parler d'eux et il se tient à carreau. Il dit qu'ils ne sont pas plus humains que les faës.

Qu'ils y viennent, ces c… ! je lui ai répondu. Il y a autre chose que je n'ai dit à personne. Quand j'ai enfoncé l'épée dans le Traqueur, il s'est passé un truc bizarre. Le noir a remonté le long de mon épée et est entré dans mon bras, juste un peu. Ça m'a infectée, comme une écharde. Pendant deux jours, ma main avait les veines noires et elle était froide, comme si elle était morte. J'ai dû porter un gant pour la cacher. J'ai cru que j'allais la perdre et j'ai dû apprendre à me battre de la main droite.

Elle a l'air d'aller mieux, maintenant.

Je suis pas pressée de tuer un autre Traqueur.

Par contre, j'ai l'impression d'être plus rapide. Et les ordres de Ro ne me mettent plus dans un tel état de conflit intérieur.

Mon petit doigt me dit que Ry-O et ses gus ne peuvent plus grand-chose contre moi, et je voudrais vérifier ça. J'aimerais le montrer à Mac, mais voilà plus de trois semaines qu'elle a disparu. Depuis qu'on est entrées par effraction dans les bibliothèques.

Barrons aussi s'est volatilisé.

Je ne m'affole pas. Ce n'est pas dans ma nature. Je vis. Je laisse l'inquiétude aux trouillards.

Quand même, j'aimerais bien qu'elle ramène sa fraise. Dès que possible, de préférence.

Ces derniers jours, le *Sinsar Dubh* a écumé la ville. Il a pris une douzaine d'hommes à Jayne en une nuit. Comme s'il jouait avec nous. Il s'amuse à nous isoler et à nous abattre.

Je commence à me demander si ce n'est pas moi qu'il cherche.

5

Dans la Maison, loin de mon ennemi, je goûte un réconfort provisoire. Le chagrin, la perte, la douleur s'apaisent. Je me demande s'ils peuvent exister, entre ces murs.

Le poids de ma lance dans son holster sous mon bras est de retour, appuyant contre mes côtes. Comme V'lane, Darroc a la manie de me l'enlever, mais lorsque nous nous séparons, il me la rend. Peut-être pour que je puisse me défendre. Je n'imagine pas que je puisse en avoir besoin dans un endroit tel que celui-ci.

Il n'a jamais existé, il n'existera jamais, dans aucun autre royaume ni aucune autre dimension, un lieu qui exerce sur moi autant de fascination que la Maison blanche. Même la librairie n'est pas de taille à lutter, en ce qui me concerne.

La Maison m'hypnotise. Si, tout au fond de moi, là où j'ai l'impression d'être psychotique, cela me met en colère, je suis trop anesthésiée par les drogues qu'elle instille en moi pour m'en souvenir longtemps.

Je marche le long du couloir au sol rose, telle une somnambule perdue dans son rêve. Le côté droit est percé d'une rangée de fenêtres aux panneaux de verre taillé, derrière lesquelles l'aube pâlit au-dessus des

jardins plantés de roses roses, dont les fleurs en coupe se balancent paresseusement dans la douce brise matinale.

Les salles qui ouvrent sur ce couloir arborent toutes les nuances de l'aurore. Les couleurs du corridor, des pièces qu'il dessert et du ciel qui s'étend au-delà s'harmonisent à la perfection, comme si, de quelque angle qu'on les regarde, cette aile avait été conçue comme une tenue idéalement accessoirisée, que l'on pourrait porter selon son humeur.

Lorsque, au soudain détour d'un couloir, le sol rose cède la place à un dallage lavande, des cieux violets apparaissent derrière les vitres. Des créatures nocturnes gambadent dans la clairière d'une forêt sous une lune cernée d'une brillante ligne bleu de céruléum. Les salles de ce couloir sont meublées dans des nuances de crépuscule.

Les sols jaunes réfléchissant la lumière donnent sur des jours ensoleillés et des pièces auréolées de clarté.

Les couloirs bronze n'ont pas de fenêtres mais de hautes portes cintrées ouvrant sur d'immenses salons aux voûtes élevées, aux proportions majestueuses, certaines servant aux repas, d'autres emplies de livres et de confortables fauteuils, ou destinées à la danse, ou encore à d'autres formes de distractions que je ne comprends pas. Il me semble entendre l'écho de rires. Dans la faible lueur des bougies, les salles desservies par les couloirs bronze sont masculines et embaument des senteurs épicées. Ces effluves capiteux me troublent.

Je n'en finis pas de marcher, regardant une pièce après l'autre, ravie par les merveilles que j'y découvre

et par celles que je reconnais. Dans cet endroit, chaque heure du jour ou de la nuit est toujours disponible.

Je suis déjà venue ici bien des fois.

Voici le piano sur lequel j'ai joué.

Et là, le solarium où je me suis assise pour lire.

Voilà la cuisine où j'ai savouré des truffes noyées dans de la crème et garnies de fruits délicats qui n'existent pas dans notre monde.

Là-bas, une flûte est posée sur une table à côté d'un livre ouvert, près d'une théière décorée de motifs qui me sont aussi familiers que le dos de ma propre main.

Voici le jardin en terrasse, tout en haut d'une tourelle d'où j'ai contemplé avec un télescope une mer d'azur.

Et plus loin, une bibliothèque aux murs couverts d'interminables rayons de livres, où j'ai passé une éternité.

Chaque pièce est une ode à la beauté, chaque objet est orné de détails complexes, comme si son créateur avait disposé de l'infini pour travailler.

Je me demande combien de temps la concubine a séjourné ici. J'aimerais savoir dans quelle mesure cette Maison est sa création.

Ici, je savoure l'éternité, mais contrairement à celle qui règne dans le Hall de Tous les Jours, celle-ci est paisible et exquise. La Maison est une promesse de paradis sans fin. Elle n'est ni terrifiante ni intimidante. La Maison est le temps, tel qu'il aurait toujours dû être : sans fin, serein.

Ici, une salle pleine de milliers de robes ! Je longe les rangs en courant, bras grands ouverts, caressant de la main les étoffes fabuleuses. J'adore ces vêtements !

Extrait de la publication

J'en prends un sur son cintre et tourne sur moi-même comme si je dansais avec lui. Les faibles échos d'un orchestre flottent jusqu'à moi et je perds toute notion du temps.

Là, un cabinet de curiosités abritant des objets dont je ne connais pas le nom, mais que je reconnais pourtant. J'empoche quelques babioles. Puis j'ouvre une boîte à musique dont s'élève un chant qui me donne l'impression de dériver dans l'espace, gigantesque et libre, plus *à ma place* dans ma peau que je n'ai jamais été, au bord de tous les possibles. Pendant quelques instants, je me dissous dans une joie plus vaste encore que la Maison et j'oublie tout.

Dans chaque salle, je retrouve quelque chose de familier, qui me rend heureuse.

Je vois le premier d'une longue série de lits. Comme dans mes rêves, il y en a tant qu'au bout d'un moment, je perds le compte.

Je visite une pièce après l'autre, toutes aussi magnifiques. Je vois des lits, encore des lits… Certaines chambres n'ont que des lits.

Je commence à éprouver une sensation de… malaise. Je n'aime pas voir tous ces lits.

Ils me déstabilisent.

Je détourne le regard car devant ces lits, je ressens des choses dont je n'ai pas envie.

Désir. Besoin. Solitude.

Des lits vides.

Je ne veux plus être seule. Je suis si lasse de n'avoir personne, si lasse d'attendre…

Après quelques instants, je cesse de regarder dans les salles.

Je me suis trompée en croyant qu'il était impossible d'éprouver quoi que ce soit de négatif à l'intérieur de la Maison blanche.

Le chagrin me submerge de nouveau.

J'ai vécu si longtemps. J'ai tant perdu…

Je m'oblige à concentrer mon attention. Je me rappelle que je suis supposée chercher quelque chose. Un Miroir.

J'aime ce Miroir.

Je secoue la tête. Non, je ne l'aime pas. J'en ai seulement besoin. Il n'éveille en moi aucune émotion !

Il me procure un tel plaisir ! Il nous relie.

Du marbre blanc, a dit Darroc. Je dois trouver des sols de marbre blanc. Pas pourpre, ni bronze, ni rose. Et surtout pas noir.

Je me représente le Miroir tel qu'il me l'a décrit. Trois mètres de haut, un et demi de large.

Avec un cadre doré, comme ceux du 1247, LaRuhe.

Le Miroir fait partie d'une vaste relique *unseelie* – le réseau des Miroirs. Je peux percevoir la présence des reliques. Je peux capter tous les OP faës – les Objets de Pouvoir. C'est peut-être mon plus solide atout.

J'ouvre mes sens *sidhe-seers*, je les déploie et je cherche.

Je ne capte rien. Cela n'a pas non plus fonctionné dans le Hall de Tous les Jours. Je suppose qu'il est impossible de détecter un Miroir dans le réseau des Miroirs.

Mes pieds pivotent d'eux-mêmes et je prends une autre direction, confiante. J'ai soudain l'impression d'avoir vu à de nombreuses reprises le Miroir dont j'ai besoin, et que je sais exactement où il est.

Je vais trouver la sortie bien avant Darroc. Même si je n'ai pas l'intention de m'en aller sans lui – il peut encore m'être utile – j'aurai au moins le plaisir de le coiffer au poteau.

Je longe rapidement un couloir vert menthe, tourne sans hésitation dans un passage iridescent, et remonte au pas de course un corridor bleu saphir. Le suivant, qui est argenté, devient plus loin rose pâle.

Le Miroir est un peu plus loin. Il m'appelle. Je suis impatiente de le retrouver.

Je suis tendue – si tendue que le dallage pourpre pénètre à peine dans ma conscience.

Je suis concentrée – si concentrée sur mon but que, le temps que je comprenne ce que j'ai fait, il est trop tard.

Quelque chose attire mon regard vers le bas, mais je ne sais quoi.

Je me fige.

Je suis à l'intersection de deux couloirs.

Je peux aller vers l'est, l'ouest, le nord ou le sud – si de telles directions existent dans la Maison – mais quel que soit mon choix, le sol est de la même couleur.

Noire.

Je reste là, indécise, en me reprochant d'avoir *une fois de plus* tout fichu en l'air, quand soudain, une main se glisse dans la mienne.

Elle est chaude, familière. Et bien trop réelle.

Je ferme les yeux. J'ai déjà été trompée, en Faëry. Pourquoi me torture-t-on, cette fois ? Quelle sera ma punition ? Quel fantôme va-t-il me mordre de ses dents acérées ?

Fièvre d'ombres

Les chroniques de MacKayla Lane - 5

« RIEN N'EST AU-DELÀ DE MES CAPACITÉS. JE SUIS TOUT.

Vous êtes un livre. Des pages avec une reliure. Vous n'êtes pas né. Vous ne vivez pas.

JE NE CONNAIS PAS LA PEUR.

Que voulez-vous de moi ?

OUVRE LES YEUX. VOIS-MOI. VOIS-TOI.

Mes yeux sont ouverts. Je suis le bien. Vous êtes le mal. »

CONVERSATION AVEC LE *SINSAR DUBH*

KAREN MARIE MONING

Karen Marie Moning est l'auteur de best-sellers internationaux.

ISBN : 978-2-290-03688-4

9 782290 036884

Inédit

Montage photo : Studio J'ai lu d'après D. Vervitsiotis © Getty

www.jailu.com

PRIX FRANCE

12 €

Extrait de la publication